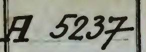

A 5237



A 5237







RAPPORTS

SUR

UNE MISSION LITTÉRAIRE

EN MACÉDOINE.



EXTRAIT

DES ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES,

TOME PREMIER. — TROISIÈME SÉRIE.

RAPPORTS

SUR

UNE MISSION LITTÉRAIRE

EN MACÉDOINE,

PAR M. AUGUSTE DOZON.



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXIII.



PREMIER RAPPORT

SUR

UNE MISSION LITTÉRAIRE EN MACÉDOINE.

Iannina, le 4 septembre 1872.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser, aujourd'hui, un premier rapport sur la mission dont vous aviez bien voulu me charger, et qui consistait à vérifier sur les lieux mêmes, c'est-à-dire dans l'ancienne Thrace macédonienne, l'authenticité de nombreux chants populaires récemment recueillis parmi les Bulgares qui habitent cette contrée. Cette première partie de mon travail traite de l'objet spécial de la mission, la question d'authenticité; dans un second rapport, je m'occuperai des chants eux-mêmes, j'en décrirai les différentes espèces, et j'en donnerai des extraits ou des analyses; enfin un troisième rapport sera consacré à une collection, que j'ai jadis formée moi-même (elle est prête depuis longtemps pour l'impression, en texte original et en traduction), et qui, embrassant toutes les variétés de la poésie populaire bulgare, se rattache par les chants mythologiques à celle que j'ai eu à examiner en Macédoine. Se borner, en effet, à démontrer que celle-ci n'est point l'œuvre d'un faussaire, n'aurait qu'une médiocre utilité, si on ne la faisait connaître en elle-même; il faut donc dire ce qu'elle est au fond et dans la forme, en attendant que l'impression, prochaine d'ailleurs, au moins pour une partie des textes [1], les mette dans les mains du public, et en même temps il conviendra d'en

[1] M. Verkovitch imprime en ce moment à Belgrade, à ses frais et avec luxe, un premier volume contenant environ sept mille vers accompagnés d'une traduction française, dont l'auteur est un Bohême. Ce volume doit paraître vers la fin de l'automne.

éclairer la nature et l'importance par des comparaisons soit avec les autres chants bulgares, soit avec ceux des Serbes et des Grecs; en effet, entre ces trois peuples, rapprochés par leur situation géographique, il existe, au milieu de différences très-grandes, plus d'une ressemblance d'idées, de mœurs et de croyances.

La découverte des premiers *Chants du Rhodope*[1], tout différents par leur contenu de presque tout ce que l'on connaissait jusque-là de la poésie orale bulgare, avait été, en 1867, annoncée avec un enthousiasme extraordinaire au monde savant par M. Verkovitch (Étienne), Serbe bosniaque établi à Serrès, où il fait le commerce de médailles et monnaies antiques, et à qui l'on doit, d'ailleurs, plusieurs publications relatives aux Bulgares de la Macédoine[2]. A l'en croire, il semblait que le nom et la mémoire d'Orphée, ce personnage singulier auquel l'antiquité a prêté tant de rôles divers et dont l'existence était déjà révoquée en doute par Aristote, fussent encore vivants dans la tradition des montagnards thraces-macédoniens. Ce fait, qui pouvait jeter des lumières inattendues sur un des points les plus intéressants et aussi les plus obscurs de l'histoire poétique et religieuse de la Grèce, méritait dès lors d'être éclairci; aussi attira-t-il l'attention du savant directeur de l'École française d'Athènes, auquel M. Verkovitch s'était d'abord adressé. A sa prière, M. Albert Dumont, alors membre de l'École, et l'un de ceux qui, par leurs talents et leur savoir, paraissent devoir faire le plus d'honneur à cette noble institution, s'était rendu tout exprès à Belgrade, où se trouvaient les premiers manuscrits. Il avait pu s'en faire une idée générale, grâce aux analyses, traductions orales et commentaires qu'il devait à la complaisance du directeur du musée, M. Chafarik, et dans une lettre à M. Burnouf[3], il s'était déjà cru en droit d'émettre des conclusions qui s'accordent, en général, avec celles que je vais avoir, Monsieur le Ministre, l'honneur de vous exposer. Mais M. Dumont ne savait pas le bulgare, ses

[1] Cette expression n'est pas d'une entière justesse, beaucoup de chants ne tirant point leur origine de cette montagne, mais elle a déjà été employée dans le *Bulletin de l'École française d'Athènes*, et je m'en servirai *brevitatis causa*.

[2] Chants domestiques (женске песме) des Bulgares de la Macédoine, avec une préface en serbe; Belgrade, 1860. — Mœurs et coutumes du même peuple, avec des renseignements statistiques; paru en traduction russe sous le titre : Описаніе быта Болгаръ населяющихъ Македонію; Moscou, 1868.

[3] *Bulletin de l'École française d'Athènes*, nos III et IV, reproduite au tome VI des *Archives des missions scientifiques*.

renseignements étaient de seconde main, et aucune traduction n'avait pu être donnée par lui. Comme j'avais moi-même, sur ces entrefaites, publié dans le *Bulletin de l'École d'Athènes* (n[os] V à VIII) une analyse de la première et longue pièce concernant le prétendu Orphée, et la traduction de quelques autres morceaux, M. Burnouf pensa que l'étude que j'avais faite d'ailleurs de la langue bulgare, à Philippopolis, où je résidais alors, me mettait en mesure de décider le point en litige. De là, et sur sa bienveillante proposition, la mission dont les résultats sont consignés dans le présent rapport.

I.

Les chants du Rhodope (puisque nous sommes convenus d'employer cette expression) ne roulent point seulement sur les aventures d'Orphée, ou pour parler plus exactement, d'Orfèn[1], Frèn, Ufrèn, Frenouché, Forlen, formes diverses, et ce ne sont peut-être pas les seules, sous lesquelles ce nom se rencontre; il y en a aussi plusieurs qui sont consacrés à un personnage non moins fameux de l'histoire positive, Alexandre le Grand; d'autres ont pour sujet les migrations de tribus anonymes[2], et semblent contenir une réminiscence des invasions barbares qui amenèrent la chute de l'empire romain, si même elles ne se rapportent à une époque beaucoup plus ancienne; l'invention de l'écriture, l'introduction du blé et de la vigne comme plantes cultivées, reviennent souvent aussi, soit qu'elles forment à elles seules la matière d'une composition, soit surtout qu'elles soient mêlées à celles des classes précédentes; enfin le monde où l'action est placée abonde en agents et en faits surnaturels, et c'est même dans ce merveilleux, décidément slave, et dans les vestiges nombreux d'un ancien culte que réside, à mon avis, le principal intérêt de ces légendes versifiées.

[1] Le mot est accentué sur la dernière syllabe et prononcé exactement *Orfène*. Il est souvent écrit aussi *Ourfèn*, mais le changement d'*o* en *ou*, et réciproquement, est perpétuel en bulgare.

[2] Les noms de *Slaves* ou même de *Bulgares* ne se trouvent point dans les poèmes, ni rien qui puisse faire soupçonner qu'il s'agit de ces peuples; les seules expressions géographiques connues qu'on y rencontre sont la mer Noire, le Danube (*le blanc Danube*, *les deux blancs Danubes*), et encore il est très-douteux qu'elles s'appliquent à l'ancien Ister et à l'Euxin.

Chacune des catégories indiquées devra être passée en revue séparément, quoique brièvement. L'examen auquel je me suis livré à Serrès n'a pu être lui-même que très-rapide, si l'on songe qu'il s'est étendu à une masse de manuscrits renfermant près de 90,000 vers[1]? Néanmoins j'ai l'espérance que cette revue fournira une réponse affirmative à la question d'authenticité, si la même preuve ne résulte déjà, pour les autres comme pour moi, de l'histoire même de la découverte que je vais aborder.

Mais disons d'abord que M. Verkovitch n'a rien épargné pour qu'il ne pût rester aucun doute dans mon esprit; c'est sous son

[1] Les manuscrits étaient dans un assez grand désordre : entassés à mesure qu'ils arrivaient, ils étaient seulement à peu près divisés en cinq ou six sections, d'après l'époque de leur réception, mais plusieurs pièces manquaient de titres. A l'origine c'était M. Verkovitch qui les inscrivait, quoique les titres qu'il a donnés ne soient pas toujours l'expression exacte du contenu de la pesma; pour les dernières sections l'écrivain s'est chargé de ce soin. Voici le total des pesmas et des vers dont elles se composent :

1re section*......................	56 pesmas,	16,236 vers.
2e section........................	25	14,945
3e section........................	23	10,158
4e section........................	20	13,749
5e section........................	13	4,944
6e section**......................	34	25,500
Autres............................	6	?
	177	85,532

Il va de soi que je n'ai pu tout lire, d'autant plus que le manuscrit n'était pas toujours lisible; pour en prendre connaissance, je me suis guidé tant sur les indications de M. Verkovitch, que sur celles que contenaient les titres.

Il faut remarquer que ce catalogue ne comprend pas les autres pesmas, que M. Verkovitch s'était procurées antérieurement, non plus que les traditions en prose écrites par son scribe, et dont plusieurs sont assez étendues.

P. S. 14 février 1873. — Une lettre de M. Verkovitch, en date du 1er janvier 1873, m'informe que son agent qui, à l'époque de mon voyage, était dans un état de santé assez inquiétant, a repris son travail de collecteur et lui a déjà fait parvenir cinq cahiers de pesmas, contenant chacun de 6 à 8,000 vers; ces pièces, dont quelques-unes roulent sur des sujets tout à fait nouveaux, doivent jeter un grand jour sur celles qui ont été antérieurement recueillies, et dans le nombre il s'en trouve une énorme (*ogromna*) sur la naissance de *Visnu Boga*. Sur cette divinité, voir mon second rapport, section *mythologie*.

* Dont une partie est sous presse à Belgrade.

** Recueillies entre le 4 décembre 1871 et le 5 février 1872, et toutes de la bouche de Pomaks.

toit hospitalier que j'ai pendant six semaines, du 25 mai au 6 juillet) pris connaissance des matériaux qu'il avait sans aucune réserve mis à ma disposition; c'est en sa compagnie que j'ai fait plusieurs excursions destinées à m'éclairer, par mes propres yeux, sur l'origine de ces manuscrits, et il a été infatigable dans ses réponses aux nombreuses questions que j'avais à lui adresser. J'ai contracté envers lui une dette personnelle de gratitude dont il m'est d'autant plus agréable de faire ici l'aveu, que je suis loin d'être d'accord avec lui sur la valeur des textes découverts et sur les conclusions qu'il en tire, et que je ne partage nullement les vues qui lui ont servi de mobiles dans ses recherches.

II.

Quels sont ces mobiles? Ils ont été exposés très-longuement et très-franchement par M. Verkovitch lui-même dans deux lettres en langue serbe, imprimées au journal national (*narodne novine*) d'Agram, et dont l'une, la seconde, n'occupe pas moins de vingt-cinq feuilletons de ce journal, du n° 270, 29 novembre 1869, au n° 18, 24 janvier 1870, et ils se réduisent à ceci : obtenir la preuve : 1° que les anciens Illyro-Thraces étaient des Slaves; 2° qu'ils sont restés purs et sans mélange depuis l'antiquité, n'ayant changé que de nom (le nom moderne est celui de *Bulgares*) et que, par conséquent, Orphée (et sans doute Alexandre) était Slave et Bulgare; 3° que les Slavo-Bulgares sont les seuls auteurs de la civilisation, faussement attribuée jusqu'ici aux Hellènes. Voici les propres paroles de M. Verkovitch, que je traduis fidèlement, n° 290 : « N'y eût-il pas d'autres motifs que le caractère très-noirci (dont il vient de faire la peinture et qu'il attribue aux Grecs actuels), cela suffirait pour convaincre tout le monde de l'entière justesse de la conjecture que j'ai précédemment exposée relativement à l'origine de la civilisation, c'est-à-dire que les Hellènes n'en ont nullement été les fondateurs. »

Au fond de ces paradoxes étranges, appuyés surtout sur la maxime : *natura non facit saltus*, et qui ne pouvaient germer que dans la tête d'un Slave animé (un peu gratuitement, puisqu'il n'est pas même Bulgare) de toute la haine qui s'est ravivée avec plus de violence que jamais entre les Bulgares et les Grecs, il y a une idée juste, c'est que les peuples ou les races disparaissent rarement

d'une manière complète. Si donc on se bornait à dire que dans les veines des habitants actuels de la Macédoine et de la Thrace il y a encore un peu du sang des tribus, fort mal connues d'ailleurs, qui peuplaient le pays il y a trois mille ans, la proposition pourrait être acceptée dans ces termes, c'est-à-dire dans les limites où l'on rattacherait, par exemple, le Parisien de 1872 au Gaulois de Lutèce. Mais identifier le Pomak (Bulgare musulman) d'aujourd'hui avec les Illyro-Thraces et s'étayer des obscures légendes sur Orphée pour faire honneur à ceux-ci de la culture hellénique, dont ce Pomak a gardé si peu pour son propre usage, c'est avancer des faits non-seulement sans preuves, mais infirmés par une foule de preuves contraires. Et, cependant, ces énormités trouvent faveur auprès de quelques-uns. N'avons-nous pas entendu énoncer sérieusement qu'Aristote était Bulgare, parce qu'il est né en Macédoine? « Quel dommage qu'il n'ait pas écrit en bulgare! » nous contentâmes-nous de répondre [1].

Au reste, dans ces théories comme dans la science infiniment trop superficielle, il me coûte de le dire, des étymologies, M. Verkovitch n'est peut-être que l'écho d'un ouvrage bulgare, imprimé en 1859, à Odessa, et ayant pour titre l'*Indicateur*, ou guide pour servir à la recherche et à l'examen des plus anciens traits de l'existence, de la langue, de l'origine et du gouvernement des Bul-

[1] Les Thraces, surtout ceux de la Piérie olympienne, refoulés par l'invasion macédonienne, ont pu fournir à la religion des Grecs et au génie assimilateur de leurs poëtes des idées, des mythes et des sujets de légendes, la science moderne le reconnaît; on peut voir à cet égard la mythologie grecque (édition allemande) de L. Preller, à l'article *Orphée*. Mais M. V. ne veut même pas admettre cette émigration, il n'a pas assez de sarcasmes et d'invectives contre Vossius, chez qui il a trouvé d'abord la mention d'une circonstance regardée avant lui et depuis comme historique.

Ce rapport était écrit, lorsque le hasard a fait tomber entre mes mains l'édition originale de la traduction de Thucydide par Ch. Levesque (1795), où cet écrivain, dans une excursion, la seconde du tome II, se fondant sur les nombreuses ressemblances du grec et du slavon, prononce, sans d'ailleurs injurier personne, que les Hellènes ne furent autre chose que des Slaves. Quand bien même cette conclusion aurait été ratifiée, ce qui n'est pas, que je sache, il resterait à expliquer comment une faible partie de la race, resserrée dans les étroites limites de la Hellade, est devenue le peuple brillant, énergique et créateur que l'on sait, tandis que l'immense majorité, restée au delà de ces limites, a eu un rôle si effacé. Voici le titre de la dissertation de Levesque : « Sur l'origine septentrionale des Grecs, prouvée par l'identité primitive de leur langue avec l'une des plus anciennes langues du nord. »

gares, de leur glorieux passé, etc.[1]. L'auteur, Rakovski, que j'ai connu, a joué un certain rôle dans la politique orientale, et il avait, comme écrivain, assez de talent pour être utile à ses compatriotes, s'il n'eût consumé presque toute sa vie dans l'intrigue. Journaliste, auteur de pamphlets et de poésies, il était, en outre, atteint de grécophobie au premier chef, et c'est la haine qui lui a tenu lieu de toute science pour établir dans la préface de son *Indicateur* les propositions suivantes comme base de l'ouvrage :

1° Les Bulgares sont venus de l'Hindoustan ; 2° depuis leur arrivée en Europe (de longs siècles avant l'ère chrétienne) ils ont toujours vécu dans les lieux qu'ils habitent aujourd'hui ; 3° la langue bulgare, telle qu'elle est parlée actuellement, ne diffère que très-peu du sanscrit et du zend, que le monde savant regardait comme des langues mortes. C'est cette langue qui, dit-il, « est notre source principale et la plus sûre pour la démonstration que nous voulons donner ; » 4° l'alphabet grec et le cyrillique sont tirés du zend ; 5° le bulgare est plus riche que le grec ; 6° dans toute la Grèce *antique* il n'y a pas une dénomination géographique qui ne soit bulgare ; 7° l'oracle (гадалище) de Dodone a été fondé par les anciens Bulgares ; 8° les philosophes grecs ont volé toutes leurs idées dans l'Hindoustan, et les ont fait passer pour leurs, etc.

Or Rakovski ne savait pas plus le sanscrit que le zend, comme le démontrent surabondamment les preuves étymologiques qu'il prétend donner à l'appui de ses assertions. L'ignorance et l'outrecuidance vont ici de pair. Que les langues slaves (dont le bulgare a d'ailleurs perdu plusieurs caractères essentiels[2]) appartiennent à la famille des idiomes dits *indo-européens*, c'est ce qui n'est contesté par personne, et elles sont admises à ce titre dans les grandes grammaires comparées qui ont, de nos jours, solidement établi les lois de l'affinité et de la filiation des langues. La moindre connaissance de ces lois et des inductions historiques auxquelles elles

[1] Показалецъ или ръководство какъ да изискатъ и издирятъ найстары чърты нашего бытія, языка, народопоклоненія, славнаго ни прошествія и проч. отъ Г. С. Раковскаго.

[2] La déclinaison a presque complétement disparu, ainsi que l'infinitif des verbes ; un article *postposé* y a été introduit, comme en roumain. M. Miklosich (*Vergleichende Grammatik der slawischen Sprachen*, t. III, § 372) croit que ces changements se sont accomplis sous l'influence d'une langue analogue au chkipetare actuel et parlée par un peuple avec lequel les Bulgares se seraient mélangés.

ont servi de base empêcherait de faire venir, par exemple, directement les Bulgares de l'Hindoustan, et de donner leur langue pour mère au grec. Je ne puis m'empêcher aussi de remarquer ici combien la mode s'empare des mots, quel abus il en est fait, et quelles graves conséquences on prétend quelquefois en tirer, sans même bien les comprendre; ainsi les dénominations d'*Aryen* et de *Touranien*, si récemment connues et adoptées, servent déjà de *chiboleth* pour ainsi dire, on revendique l'une exclusivement pour soi, et l'on jette l'autre comme un outrage à la tête de ses adversaires. Suivant Rakovski et M. Verkovitch, les Hellènes n'étaient pas des *Aryas*, et nous voyons des Slaves et des Allemands proposer froidement d'exterminer ou de rejeter en Asie un des peuples les plus méritants de l'Europe, les Magyars, uniquement parce qu'ils sont *touraniens*, alors que parmi les peuples slaves, pour ne parler que de ceux-là, il en est deux au moins, les Russes et précisément les Bulgares, qui, c'est un fait indubitable, sont mélangés d'une forte proportion de ce sang touranien. Il semble qu'aucun homme de bon sens ne demandera à une nation : Es-tu aryenne, touranienne, ou quelque autre chose que ce soit? mais : Qu'as-tu fait pour l'humanité? Or, la réponse que l'histoire impose aux Bulgares est faite pour leur inspirer plus de modestie, dans leur propre intérêt, et s'ils ne veulent s'aliéner d'utiles sympathies.

Mais je laisse pour ce qu'elles valent ces opinions plus que hasardées et qu'il était pourtant utile de faire connaître, et je reviens à l'historique des recherches de M. Verkovitch, entreprises à partir de 1855. «Quand donc, dit-il (n° 295 du journal d'Agram), je fus arrivé à cette conviction que ce que je cherchais (c'est-à-dire les preuves des assertions énumérées plus haut) devait infailliblement se trouver parmi les Slaves des monts Rhodope et Périn, je me mis aussitôt à recueillir les chants, les contes et les coutumes de cette contrée. Lorsque j'avais mis la main sur un chanteur ou une chanteuse, je ne les lâchais pas qu'ils ne m'eussent dit tout ce qu'ils savaient. En même temps j'écrivis à mes amis et connaissances des pays environnants, de Salonique, de Koukoush[1], de Melenik, etc., pour les prier de rechercher dans le peuple des chants concernant les rois de

[1] Кукуш, dans la Macédoine occidentale.

Macédoine, Philippe et autres, comme aussi les poëtes thraces, Orphée, Musée, Linus, Thomyris, etc. Mes amis me promirent de faire ce que je leur demandais, mais parmi les personnes ayant quelque instruction, il y en eut qui non-seulement furent surprises de l'idée mise en avant par moi, mais qui la trouvèrent bouffonne au dernier point. « Comment, me disaient-ils, pouvais-« je avoir la pensée de découvrir dans ce pays des chants se rappor-« tant à Orphée, Alexandre, etc., alors qu'il est connu de tout le « monde, que, dans la presqu'île thraco-illyrienne, il n'y avait « pas trace de Slaves avant l'arrivée des Bulgares, des Croates et des « Serbes. » Sans me laisser aucunement décourager par cette objection, je continuais à recueillir des chants et des contes, et j'en possédais déjà plus de mille, dans pas un desquels il n'y avait trace de ce qu'il me fallait..... En 1857, en traversant la petite ville de Valovichté[1], j'avais appris que dans le village de Krouchovo il y avait des chanteurs qui savaient jusqu'à cinq cents pièces. Ce fut de là que me vint plus tard le salut, lorsque, en 1865, je fis par hasard connaissance avec un jeune moine du couvent du Saint-Précurseur[2], nommé Théodosié. En réponse à mes questions, il m'a appris à ma grande joie que son propre frère était maître d'école à Krouchovo[3], qu'il savait écrire non-seulement en grec, mais en slave, et qu'il pouvait lui écrire pour le charger de recueillir des chants et des contes. Ce que je le priai aussitôt de faire, en promettant de récompenser convenablement son frère et ses peines.....

« Au bout de quinze jours je reçus de lui, avec un nouveau cahier de *pesmas*[4], une lettre que voici : (cette lettre, imprimée dans le texte bulgare, a pour objet principalement d'exprimer des doutes sur la possibilité de l'existence en Macédoine, et en général parmi les Bulgares, de chants sur Orphée, Alexandre, etc.....) J'avais fait sa connaissance le 1er mars 1865. Durant les trois mois qui suivirent, presque chaque semaine je reçus de lui un pli de chants presque tous mythologiques et qui n'avaient

[1] Валовище, nom bulgare de Demir-Hissar.

[2] *Τοῦ ἁγίου Προδρόμου*, à deux heures de Serrès.

[3] Крушёво.

[4] Je me servirai quelquefois de ce mot, parce qu'il commence à être connu dans la littérature européenne, et quoiqu'il désigne spécialement les chants serbes; la forme bulgare en est *pesen* (пѣсен), au pluriel *pesni*.

pas le moindre intérêt pour moi, lorsque enfin luit le jour le plus solennel et le plus cher de ma vie, celui du 8 août, où me parvint de Krouchovo la nouvelle que mes conjectures n'avaient pas été un vain songe. »

Cette nouvelle concerne la découverte d'une pesma sur « le tzar de Macédoine Philippe. » Elle a vingt-deux vers et on la tient d'un berger, nommé Stoïan Merkarev, du village de Kœrtchovo. C'est une chanson de danse; j'en donnerai plus loin la traduction.

M. Verkovitch raconte ensuite (n°s 296, 297 et 299), avec une grande prolixité et avec le même accent d'enthousiasme, comment on lui procura, pendant cette même année, d'abord un fragment sur *l'arrivée des Slaves en Europe*[1], « en confirmation d'une conjecture qu'il avait formée cinq mois auparavant, » puis une première pièce, de trente-neuf vers, sur *Orphée*, recueillie par l'instituteur de Tcharvichté, village à une heure de Krouchovo, et enfin, après la promesse d'une récompense de dix ducats, motivée par « l'inappréciable valeur qu'aurait pour la race slave la découverte de chants relatifs à Orphée, » un long poëme de huit cent cinquante-trois vers sur le même sujet, — celui qui a été imprimé à Moscou et dont j'ai donné l'analyse au *Bulletin*. Elle a été écrite sous la dictée d'un chanteur du village de Guerman, mais M. Verkovitch, qui en avait d'abord entendu réciter le fond par un autre chanteur, n'entra en possession de la pièce elle-même qu'au bout de quelque temps et après de véritables angoisses morales, tant il craignait d'être déçu. A l'occasion d'un retard apporté dans l'envoi de ce texte : « Napoléon lui-même, dit-il, après la bataille de Waterloo, ne devait pas être plus abattu que je l'étais en ce moment. » Quand il l'a reçue : « Je ne savais, dit-il encore, ce dont je devais le plus m'étonner, ou de ce que mes pressentiments s'étaient réalisés en tout, même à l'égard de l'étendue, — la pièce avait près de mille vers, ou d'une poésie si magnifique et si incomparable, etc. » Suivent une apostrophe à la *maïka Slava*, la mère abstraite et idéale de la race slave, et des malédictions sur le jour où les Slaves, « désertant les principes moraux, si sévères et divins, de leurs ancêtres les Aryens, commencèrent à singer les coutumes corrompues et les usages impies et immoraux des Grecs, puis des nations occidentales, *cum sancto sanctus eris, et*

[1] Voir la note 2 de la page 3.

cum perverso perverteris. » On reconnaît ici le langage dévot du parti slavophile de Moscou, des fils de la *sainte Russie.*

III.

A partir de ce moment M. Verkovitch poursuivit le filon sur lequel sa persévérance, servie par le hasard, l'avait fait tomber; il recueillit des matériaux pour ce qu'il appelle les Védas des Slaves de la presqu'île des Balkans (*Vede Slavéna balkanskoga poluostrova*), et dont l'ensemble se monte déjà, sans parler de plusieurs traditions mythologiques en prose, à près de quatre-vingt-dix mille vers. Disons tout de suite que cette masse énorme, qui ne paraît pas trop extraordinaire à ceux qui connaissent l'ancienne fécondité poétique des Serbes et des Bulgares, le devient moins encore quand on voit les mêmes sujets traités à satiété, avec des variantes sans fin, et jusqu'à des centaines de vers répétés identiquement, à la façon homérique.

Pour cela il prit d'abord à ses gages la personne dont il a été fait mention plus haut, le maître d'école de Krouchovo, auquel il assura deux mille piastres turques (moins de 250 francs) par an, ce qui permit à celui-ci de quitter sa place d'instituteur, dont il ne retirait que la moitié environ; puis il lui fournit les moyens d'ouvrir une petite boutique de *bakkal*, ou d'épicier marchand de boissons, telle qu'il s'en trouve habituellemeut dans les villages de Turquie. Celui de Krouchovo étant traversé par une route fréquentée, qui conduit de Salonique, par Demir-Hissar, à Nevrokop et de là dans la haute Thrace et en Bulgarie, cette situation de boutiquier avait l'avantage de mettre Yovan Ekonomov ou Gologanov [1] en contact immédiat et journalier, et sans qu'il y eût matière à soupçon, avec la portion du public dont il avait le plus à apprendre, c'est-à-dire avec les muletiers (*kiradjis*) Pomaks, qui vivent du transport des marchandises. Plus tard ce ne fut plus par une somme fixe que M. Verkovitch le rémunéra, mais par des avances successives, dont une partie passait, bien enteudu, à titre de gratification, aux chanteurs. Dans ces derniers

[1] Il ne prenait d'abord que le nom d'Ekonomov, emprunté à la profession de son père (*οἰκονόμος*); l'usage de celui de Gologanov, appartenant à un de ses ascendants, lui a été suggéré, comme plus slave, par M. Verkovitch.

temps même il se contentait de lui payer à un taux convenu la feuille de *copie*.

Yovan avait été maître d'école, mais son savoir était des plus bornés; il le devait en entier à un pope de village, et dans les écoles rurales grecques de la Turquie, l'enseignement est on ne peut plus élémentaire, presque nul pour ainsi dire; ânonner le psautier des Septante, ou quelques livres de liturgie, Ὀκτώηχος, c'est à peu près à quoi se réduit l'instruction qu'y reçoivent les enfants, de quelque nationalité qu'ils soient, Albanais ou Valaques, Bulgares ou Grecs; pour ces derniers même on peut dire qu'ils n'entendent pas beaucoup plus le livre mis entre leurs mains que les enfants turcs le Coran arabe. C'était donc le grec que Yovan enseignait, et il n'avait à l'origine qu'une idée très-confuse de l'orthographe bulgare, comme en font foi les premiers textes recueillis par lui et que j'ai eus sous les yeux; avec de l'exercice il a acquis ce qui lui manquait à cet égard. Il n'avait d'ailleurs, comme je m'en suis convaincu dans mes conversations avec lui, aucun goût pour la poésie ni pour le métier de *collecteur*, et c'est uniquement à titre de gagne-pain qu'il a exercé pendant plusieurs années l'espèce de profession que M. Verkovitch lui avait fait embrasser.

Je vais dire maintenant comment il la pratique. L'occupation n'est pas aussi simple ni même aussi innocente qu'elle le semble au premier abord. Il y a deux classes principales de chanteurs. Remarquons en passant que ce nom de chanteur (*pévetz*[1]), en bulgare et dans les langues congénères, comme aussi dans le grec homérique (*ἀοιδός*), désigne à la fois et l'auteur, toujours inconnu, du chant, le *poëte*, et celui qui le débite, le *rhapsode*, exprimant ainsi la fonction primitive de la poésie, qui est d'être chantée. Mais la distinction que j'ai en vue ne se rapporte point à ce fait; dans les pays bulgares le nombre des rhapsodes de profession, des *pevtzi* proprement dits, ambulants et aveugles pour la plupart, est très-restreint, et il y a en général peu de chose à en tirer; il ne s'agit ici que d'individus qui, doués d'une bonne mémoire et apparemment d'un goût particulier, aiment à l'occasion à faire entendre les morceaux poétiques, parfois très-nom-

[1] Пѣвец, au pluriel пѣвци, *pévtzi*; en russe стихотворецъ, est un mot savant, qui est la traduction exacte de *στιχοποιός*, versificateur.

breux, qu'ils savent; le mot de classes que j'ai employé avait trait à la *religion* du chanteur. Selon en effet qu'il est chrétien ou musulman, la manière de procéder est différente et offre bien plus de difficulté dans le dernier cas que dans le premier, quoique là aussi le métier de collecteur puisse avoir ses inconvénients. Je m'explique.

Le polythéisme a laissé des traces multiples et profondes dans les croyances, les coutumes et même les pratiques religieuses des Bulgares, qui ont adopté le christianisme assez tard, au IXe siècle, et dont quelques tribus l'ont échangé, depuis la conquête turque et à différentes époques, pour l'islamisme. Les Bulgares mahométans occupent principalement le district de Moglena, entre le Vardar (Axius) et le Strymon, aux environs de Dorian (*Taurium*), et celui de Nevrokop, à la jonction des chaînes du Périn et du Rhodope, le *Dospat* moderne. On leur donne, et ils acceptent, le nom de *Pomak*, d'étymologie obscure, qu'ils se souviennent d'avoir porté avant la conquête turque[1]. Ils n'ont pourtant, tout au moins dans la dernière région, nullement adopté la langue de leurs vainqueurs, et ce qu'ils ont pris de leurs croyances religieuses est bien superficiel, et il est évident que le christianisme, dont ils ont fait profession durant quelques siècles, était lui-même resté affaire de pure forme. Cette persistance des croyances païennes est attestée, entre autres preuves, par la poésie populaire, qui à son tour n'a pas peu contribué elle-même à les conserver et à les entretenir. On ne saurait s'en étonner, si l'on songe qu'en Occident un clergé, généralement instruit et agissant d'ensemble, n'a pu encore, malgré dix-huit siècles d'efforts, faire disparaître complétement les religions antiques. Dans le coin de terre dont je parle, le clergé, à part les évêques envoyés de Constantinople, était indigène et plongé dans la plus profonde ignorance, tout comme les *khodjas* des Pomaks, et il ne leur venait à

[1] Ce nom se trouve répété trois fois, et c'est le seul texte où je l'aie jamais rencontré, dans un chant de ma collection, que je publierai en appendice. Il commence ainsi :

Ходил юнак, ходил Помак на пуста-та войска,
На пуста-та войска, войска татарійска.

Un héros est allé, un Pomak est allé à la guerre maudite,
A la guerre maudite, la guerre contre les Tatars.

l'esprit, ni aux uns ni aux autres, de combattre ou même d'improuver des observances dont ils avaient été imbus dans leur enfance, ou plutôt ils alliaient naïvement, comme cela se voit ailleurs, les idées et les pratiques de religions successives. Mais depuis trente ans environ les choses ont commencé à changer. Parlons d'abord des musulmans.

A mesure — cela est de notre siècle, — que le pouvoir du sultan s'est établi plus solidement en dehors de la capitale et a fait sentir davantage son influence centralisatrice, l'islamisme a profité de cette extension de l'autorité politique dans des contrées qui, comme celle des Pomaks et l'Albanie, étaient musulmanes plutôt de nom que de fait (la circoncision même n'y était pas toujours pratiquée); des imams *osmanlis* ont paru à la suite des agents de recrutement, ils ont ouvert quelques écoles, répandu ainsi davantage la connaissance de la langue turque, et enfin proscrit tout ce qui dans les usages s'éloignait de l'orthodoxie. La poésie populaire, à cause de son fonds mythologique et surtout comme témoignage vivant d'une nationalité non ottomane, tombait nécessairement sous le coup de cette proscription à la fois religieuse et politique. Aussi est-il défendu aujourd'hui, sous peine d'interdiction de la mosquée et peut-être d'encourir de graves suspicions, de chanter publiquement; par suite les jeunes gens apprennent à mépriser ce qui formait pour ainsi dire la vie morale de leurs pères, en même temps que le zèle religieux ravivé les sépare de plus en plus de leurs frères de race.

Par ces raisons on voit qu'il serait impossible de recueillir dans les villages musulmans aucun monument de la poésie antique. La situation de l'agent de M. Verkovitch lui permet seule de racoler au passage des voyageurs, des muletiers surtout, comme je l'ai dit, et encore que de précautions à prendre, que de rebuffades n'a-t-il pas à essuyer? C'est par une question directe qu'il lui faut s'assurer si chaque individu sait des *pesmas*, parfois la réponse est brutale et empreinte du mépris qu'inspire le *ghiaour*, le *raya*, d'autres fois elle est évasive. Supposons qu'elle ait été affirmative, et qu'un pauvre diable de *kiradji*, alléché par la promesse d'un peu de pain et de fromage, voire d'un verre d'eau-de-vie et de quelques piastres, consente à réciter ce qu'il sait, il y faut encore de la prudence, car il ne doit être vu d'aucun de ses coreligionnaires, qui pourraient le dénoncer; on s'enferme dans la petite

maison d'Yovan, située en arrière de la boutique, ou dans un carré de potager placé à quelque distance, et le bakkal, transformé en scribe, écrit sous la dictée pendant de longues heures et, paraît-il, avec une rapidité prodigieuse et infatigable, car il y a tel jour (le 4 décembre 1871) où les manuscrits portent l'indication de sept pièces, ayant ensemble six mille trois cent onze vers, recueillis de la bouche d'un seul individu[1]. Car Yovan, à la suite de chaque pesma, a scrupuleusement indiqué, au moins dans les dernières années, le nom du chanteur, son âge approximatif, le village qu'il habite, le jour où lui-même a écrit le morceau, et parfois la personne de qui le chanteur l'avait appris.

Ici se place une observation qui n'est pas sans intérêt, et qui explique comment le collecteur va si vite en besogne, ce qui serait de toute impossibilité, si les pesmas lui étaient réellement *chantées*, surtout à la manière traînante des chanteurs de profession. Il n'est peut-être pas un Serbe, même parmi le peu de gens instruits ayant du goût pour la poésie populaire, qui, si on lui demande de débiter une pesma héroïque, sans le secours de l'instrument ordinaire, la *gouslé*, soit capable de le faire autrement qu'en chantant, c'est-à-dire en suivant la mélopée consacrée pour ce genre de compositions et analogue à notre récitatif d'opéra. Pour les Bulgares, il en est autrement, comme j'en ai fait l'expérience. Il leur est facile de réciter leurs poésies purement et simplement, tout comme si c'étaient des contes. Cela rend certainement plus facile et plus expéditif le travail du scribe. Et il ne se borne pas à transporter des vers sur le papier, il lui faut ensuite demander et noter l'explication d'une foule de termes obscurs, incompris souvent du chanteur lui-même, et ces explications, ces gloses, qui embrassent les divers sujets traités dans les pesmas, ne forment pas la partie la moins importante de la collection de M. Verkovitch. J'y reviendrai plus tard.

[1] « Le Pomak Hasan, du village de Drianovo-le-Haut, âgé de soixante à soixante-cinq ans environ, lequel avait appris ces chants de son père, qui était un chanteur (*pesnopeetz*) fameux dans les villages de cette contrée-là. » (Tije pesni sa čujeni ot Hasan, iz sela Gorne-Drjanovo, na vozrast okolo 60-65 godini, kojito pesni izučil ot bašta si, kojto bil čujen pesnopeec po onezi-kana sela : dobaviha sa na 4 dekemvrija na leta 1871.) J'écris ici, comme je le ferai quelquefois, le bulgare d'après la prononciation, et dans le caractère latin usité en Croatie.

IV.

Les sources *chrétiennes*, dont il me reste à parler, sont éparses, elles ne coulent pas, comme les précédentes, vers le collecteur, qui doit se mettre en mouvement pour aller à leur recherche ou puiser à celles qui lui sont indiquées. Au moins on croira qu'il peut le faire, s'il a du temps et des ressources, la tête levée et sans regarder si on l'observe. Il n'en est pas tout à fait ainsi, ces sources aussi sont gardées, pour me servir d'une métaphore empruntée aux fictions populaires, par des dragons, dont il faut éluder la vigilance: les dragons ici encore sont les défiances politiques et religieuses. Une simple allusion au sort des frères Miladin, morts empoisonnés, selon toute apparence, au bagne de Constantinople, pour avoir publié précisément une collection de chants des Bulgares de la Macédoine [1], éclaircira ma pensée. Dans la lutte où sont engagés les Grecs et les Bulgares, et qui a pour but apparent l'obtention par ces derniers d'une hiérarchie ecclésiastique indépendante, les deux parties surveillent avec une attention jalouse leurs mouvements mutuels, et la haine ne regarde guère aux moyens qu'elle emploie. S'appuyant tour à tour sur le gouvernement de la Porte, qu'ils cherchent à mettre dans leurs intérêts en lui persuadant que le danger vient de l'ad-

[1] Cette collection (Български народни пѣсни, etc. Agram, 1861), qui ne comprend pas moins de six cent soixante-quatorze pièces, a été imprimée, malheureusement sans aucun soin, aux frais de l'évêque de Diakovar, Mgr Strossmayer, patron libéral de la littérature des Slaves méridionaux, principalement dans ses tendances nationales, et dont le rôle éloquent au concile de 1869 n'est pas encore oublié. Les deux frères Miladin (le pluriel bulgare est Миладиновци) étaient de Strouga, bourg près d'Ochrida, qui forme du côté de l'Albanie la limite de la population bulgare. L'aîné, Dimitri, qui était marié et père de cinq ou six enfants, fut arrêté à la suite d'une dénonciation qui le représentait comme agent de propagande étrangère. Il avait envoyé à ses frais, à l'université d'Athènes, puis à celle de Moscou, son frère cadet Constantin, qui, revenu en 1861 et ayant appris l'arrestation de son aîné, se rendit à Constantinople pour le voir. Là il fut aussi jeté dans les prisons du bagne, et, si j'en crois une notice manuscrite que j'ai sous les yeux, des démarches faites par diverses ambassades pour rendre ces malheureux à la liberté paraissent avoir hâté leur fin. M. Verkovitch, dans l'avant-propos de son opuscule précité (*opisanie*, etc.), ne craint pas d'attribuer leur mort violente à un empoisonnement payé, dit-il, au directeur du bagne (qu'il nomme) par les Phanariotes et les Tzintzares. C'est aller peut-être un peu loin.

versaire, ils ne se font pas, à l'occasion, faute de dénonciations dont l'effet peut être fatal. La politique turque, malgré une récente démonstration, très-curieuse à ce point de vue [1], n'a jamais professé aucune tendresse pour le principe moderne des nationalités. Tout ce qui tend au développement particulier de l'une de celles que renferme l'empire, la dominante exceptée, est fait pour lui être suspect.

Dans le même ordre d'idées, quoiqu'on puisse admettre aussi la volonté sincère d'extirper des croyances antichrétiennes, l'évêque de Meleuik, dont le diocèse comprend le village de Krouchovo, s'est rencontré avec les khodjas musulmans, dans le désir d'anéantir la poésie orale bulgare, et par les mêmes moyens, les foudres de la religion. Depuis trente ans que cet évêque occupe son siége, il en a interdit, lui aussi, sous peine d'excommunication, la récitation publique. Je ne pense pas que cette arme ecclésiastique ait été souvent employée à un pareil propos, mais il n'en est pas moins vrai qu'il est prudent de ne pas passer pour un *slavisant* trop zélé, car même parmi les Bulgares il y a toujours un parti hellénisant, et les haines de village ne sont pas les moins à redouter.

Je me suis peut-être un peu étendu sur ces difficultés, qui en somme n'ont pas empêché Yovan de faire sa besogne, de se transporter là où l'existence de quelque pièce intéressante lui était signalée, ou, s'il le jugeait plus à propos, de la faire recueillir par d'autres. J'en ai vu qui lui avaient été transmises, écrites en caractères grecs. Il n'a point couru les aventures ni éprouvé les fatigues auxquelles se sont soumis des collecteurs célèbres de notre temps, comme Lönnrot, à qui on doit le *Kalevala* finnois, ni Vouk Stéfanovitch, qui pendant quarante ans de sa vie a rassemblé les pesmas serbes. Mais ils travaillaient pour leur propre compte, et d'ailleurs ils ont rempli en même temps la tâche d'éditeur et celle de critique, tandis qu'Yovan n'a été qu'un simple

[1] Il y a trois à quatre ans que le grand vizir Ali-Pacha institua à Constantinople une commission chargée d'élaborer un alphabet albanais, dont les éléments devaient être empruntés à l'écriture arabo-turque, afin, était-il dit, de mettre les Chkipetars à même de cultiver leur langue et de développer leur littérature. La tentative n'a eu aucune suite. (Voir le *Courrier d'Orient*, n° 2,376.) Dans l'article auquel nous renvoyons, on trouve le passage suivant : « En effet Aristote, Alexandre le Grand, Pyrrhus, etc. etc. ne sont-ils pas les enfants de cette terre classique ? » Ainsi voilà les Albanais qui disputent aux Bulgares Aristote et Alexandre !

scribe réunissant pour ainsi dire mécaniquement des matériaux qui seront livrés au public sans qu'un seul mot y ait été changé. Mais ceci me ramène à la démonstration qu'il m'incombe de fournir, puisque dans ce qui précède j'ai implicitement admis l'authenticité des *chants du Rhodope*.

V.

Dans l'hypothèse où ces poésies seraient fabriquées, il y a deux cas possibles : ou M. Verkovitch lui-même serait le faussaire, ou, étant de bonne foi, il aurait été la dupe de quelque imposteur, comme cela a eu lieu tout récemment, par exemple pour les lettres dites autographes de Pascal. Je raisonne pour ceux qui ne connaissent pas M. Verkovitch; quant à moi, je ne l'avais pas vu depuis un quart d'heure, que je ne conservais plus de doute sur sa sincérité. Les impostures littéraires ne sont pas très-rares, mais elles se proposent pour but soit un lucre immédiat, comme dans l'exemple rappelé tout à l'heure et qui n'est pas le seul de son espèce, soit la renommée, mobile du malheureux Chatterton, et de son compatriote Macpherson, l'arrangeur d'Ossian. Or, en ce qui concerne l'espoir du gain, on a vu que depuis quinze ans M. Verkovitch avait dépensé une partie de ses économies à réunir les produits de la littérature orale bulgare, et qu'il continue en ce moment, pour l'impression des textes, des sacrifices dont il n'y a guère de dédommagement pécuniaire à attendre; les ouvrages de ce genre ne sont pas de ceux qui trouvent beaucoup d'acheteurs. D'autre part, la gloire du collecteur ou de l'éditeur, la seule qu'il ambitionne, sera toujours trop modeste pour compenser le labeur colossal qu'exigerait une fabrication sur une aussi vaste échelle. Ajoutons qu'il ne lui serait même pas possible de l'exécuter convenablement, au point de vue de la langue, qu'il ne possède pas assez à fond.

« Mais, me dira-t-on peut-être, il y a encore un cas possible, et il semble précisément ressortir de la correspondance que vous avez traduite ou analysée; c'est celui des poésies tchèques du prétendu manuscrit de Kralodvor (*Kralodvorski rukopis*), c'est-à-dire une imposture commise dans un but politique, au profit d'une race; car la position des Bulgares à l'égard des Grecs a beaucoup d'analogie avec la situation réciproque des Slaves et des Allemands

en Bohême. » J'avoue n'être pas en état, par mes études personnelles, de prendre un parti dans la question d'authenticité du fameux manuscrit qui, découvert ou exhibé d'abord en 1817 (d'après l'écritnre, on en a fixé la date entre 1290 et 1310), a donné lieu à une polémique des plus irritantes, les Slaves en général admettant pour vrai ce que les Allemands, avec non moins d'ensemble, rejetaient, peut-être sans motifs suffisants. L'assimilation pourra bien être faite, et il m'a été rapporté que déjà des journaux, en Allemagne et en Angleterre, s'étaient occupés de la question et avaient admis d'emblée l'hypothèse du faux. Cette objection, on doit le reconnaître, tire en effet quelque force de la correspondance de M. Verkovitch, et je ne l'ai pas dissimulé à lui-même. On l'y voit partir d'un but préconçu, demander à tous les échos des documents concernant tel et tel personnage, annoncer ouvertement dans quelle intention il désire les posséder, et stimuler par la promesse de récompenses ceux qui les lui fourniront. Il y avait là peut-être de quoi allécher la cupidité, peu exigeante toutefois, d'un faussaire: d'accord; mais reconnaissons aussi que l'instigateur de cette mystification littéraire, s'il n'eût pas été sincère, aurait agi autrement, avec plus de mystère, et sans proclamer le mobile qui lui tient tellement à cœur et qui, annoncé avec tant de fracas, devient au premier abord une arme contre lui. Sur ce chef aussi il doit donc être mis hors de cause.

Maintenant s'est-on joué de lui? L'imposteur ne pourrait être qu'Yovan Gologanov, de la main duquel sont écrits tous les textes sans exception, soit, ce que j'admets, qu'il les ait recueillis lui-même, soit, comme cela est arrivé pour le plus petit nombre, qu'il n'ait eu qu'à les transcrire après les avoir reçus de quelque autre, parfois tracés en caractères grecs, ainsi que je l'ai dit. Or la rémunération qui lui était payée, et dont une partie était employée en gratifications aux chanteurs, était à peine un suffisant salaire pour un copiste, obligé en outre à de fréquents déplacements; que serait-ce donc si on lui attribuait la qualité d'auteur? Son désintéressement aurait déjà lieu de surprendre, mais surtout de quelle fécondité d'imagination et de quelle rare facilité ne faudrait-il pas le supposer doué, pour qu'en six ans, de 1865 à 1872, il eût pu livrer une telle multitude de compositions, qu'elle étonne comme œuvre, non pas d'un individu, mais d'un peuple?

Mon opinion était déjà faite à Serrès par la lecture des textes, et c'est pour remplir un devoir et comme par acquit de conscience que je voulus voir Yovan, l'interroger et juger par moimême s'il restait quelque possibilité de lui attribuer la paternité au moins d'une partie des chants du Rhodope. Pour cela je me rendis à Krouchovo, mais en passant je visitai le petit village de Radovo, à une heure au delà de Demir-Hissar, gros bourg qui est lui-même à quatre heures de Serrès; il paraît qu'une des premières pièces sur Orfèn, notre Orphée, y a été recueillie. Le vieux pope bulgare qui, dans sa maison, formée d'une seule chambre, faisait lire le psautier grec à quatre ou cinq petits garçons, me dit avoir connu dans le pays deux chanteurs, morts depuis peu d'années à un âge avancé. Il n'avait entendu, et par hasard, car son plaisir n'était pas là, que l'un d'eux, portant le sobriquet de *grammatik*, parce qu'il était l'écrivain du village, et le seul nom fameux qu'il se rappelât était celui de Marko Kraliévitch ou fils de roi, le héros que se disputent les Serbes et les Bulgares; celui d'Orfèn lui était inconnu. Ce pope me confirma l'usage, si différent des habitudes serbes, où sont les chanteurs bulgares, ceux toujours qui ne le sont pas de profession, cela s'entend, de réciter sans s'accompagner d'un instrument.

Les deux localités précitées sont encore dans la vallée du Strymon (Струма, *Strouma*), mais à Demir-Hissar commence un vaste massif montagneux, qui s'étend au nord et à l'est, et en s'élevant toujours, jusqu'aux hautes chaînes du Périn et du Rhodope. La petite rivière qui traverse Demir-Hissar pour aller se jeter dans le Strymon coule dans une étroite vallée, que je remontai pour gagner, à cinq lieues de distance, le village de Krouchovo, sis au flanc d'un ravin et sur le bord d'un des deux cours d'eau, dont la réunion forme la rivière. Celle-ci roule en grande quantité de la poudre de fer, que les paysans recueillent durant la mauvaise saison, et qu'ils fondent et convertissent en barres dans des fourneaux très-primitifs appelés *samokov*, sans doute de ce que chacun en a un pour soi seul (*sam*). C'est le nom de cette poudre de fer (*mrava*), qui semble être reproduit dans celui de la tribu des Marvatzi [1], formant la population, éparse dans une centaine

[1] Марвацн. D'autres font dériver ce nom de *mrav*, fourmi, voulant indiquer les habitudes laborieuses de la population, ou encore du grec *μαῦρος*, noir, qualification qui convient à des mineurs.

de villages, d'une grande partie de la région montagneuse indiquée plus haut, celle qui est comprise entre Serrès, Demir-Hissar et Nevrokop. J'ai dit tribu, car il paraît d'après les recherches de M. Verkovitch [1], que tous les Bulgares de la Macédoine sont partagés en tribus ou clans naturels (*pleme*), ayant des dénominations particulières, portant un costume uniforme, mais se distinguant entre elles par des coutumes qui leur sont propres et par les particularités de leurs dialectes.

Logé dans une dépendance (*μετόχι*) du grand couvent de Kosénitza, je passai deux jours entiers dans la société d'Yovan, qu'il me fut facile d'observer à mon aise. C'est un homme de vingt-huit ans; il est marié avec une femme du pays et a quatre enfants. Il porte le costume en drap bleu d'un usage général parmi les marchands chrétiens des villes de la Turquie. Timide, d'un caractère doux et sympathique, il est dépourvu de tout enthousiasme poétique; tout le feu de son patron n'a même pas réussi à lui monter la tête à l'endroit des pesmas. Ma conviction qu'il n'était absolument pour rien dans leur composition se fortifia de plus en plus dans nos entretiens, et je ne négligeai point de l'appuyer encore d'une autre preuve plus directe. A ma prière, il fit venir un paysan du village voisin de Tcharvichté (Чарвище), nommé Kostadin Vœltchan (Вълчан) qui connaissait parfaitement le nom d'Orfen, et me récita pour une petite partie, mais de manière à ne pas me laisser de doute sur l'identité de la longue pièce analysée au *Bulletin*. J'écrivis ensuite sous sa dictée un chant de trente-sept vers, dont le héros, un brigand (*Haramia*), était aussi Ourfen, mais plus tard je le retrouvai dans les premiers manuscrits de M. Verkovitch, avec quelques variantes et le nom d'Ourfen remplacé par celui d'Iognèn.

Ce chanteur, qui était plus que médiocre et qui paraissait d'ailleurs intimidé, promit de me procurer, moyennant quelques piastres que je lui donnai, un morceau qui ne saurait manquer d'offrir de l'intérêt. Il se rapporte à une scène réelle, quoique tout à fait analogue à celle des sorcières dans *Macbeth*, c'est-à-dire à la célébration d'une de ces solennités païennes qui subsistent encore çà et là. Au village de Kœrtchovo (Кърчево), éloigné de trois quarts d'heure de Krouchovo, on offre chaque année, le jour

[1] Voyez l'appendice, n° I.

de la Saint-Elie (20 juillet-1er août [1]), un sacrifice d'animaux, à savoir trois ou quatre jeunes vaches grasses et n'ayant pas encore mis bas, pour le village tout entier, dont chaque habitant, chef de famille, immole en outre pour sa maison un chevreau. Les vaches sont mangées en commun, mais d'abord les chairs sont dépecées, mises dans un chaudron, et tandis qu'elles cuisent, les vieilles femmes dansent autour du feu une ronde, en chantant l'espèce d'hymne dont on m'a parlé. On enterre ensuite les têtes des victimes; le reste des os est conservé dans le bas des maisons *za berikiet*, pour obtenir d'abondantes récoltes. A Krouchovo même ces sacrifices n'ont cessé que depuis dix à douze ans; ils étaient offerts à Dieu (*Bog*) sans aucune autre désignation [2].

VI.

J'ai dit, en commençant ce rapport, que dans celui qui suivra je passerai en revue chacune des catégories auxquelles on peut ramener les chants du Rhodope, et qu'alors le fond même de ces compositions fournirait un argument décisif, selon moi, en faveur de leur authenticité. Mais je veux anticiper sur cette exposition, pour montrer dès à présent que l'idée d'un pastiche doit être exclue, et je choisirai, pour n'être pas trop long, une portion de mon sujet, celle qui se rapporte à Orfen ou Orphée et qui pique dès lors le plus la curiosité. L'auteur d'un pastiche a forcément un modèle devant les yeux. Macpherson lui-même, dans son Ossian anglais, n'a fait que mettre en œuvre et développer des fragments originaux en langue gaëlique. Le nom d'Orphée étant donné,

[1] On sait que ce saint, appelé par les Slaves *gromovnik*, le Tonnant, est chez eux, comme chez les Grecs, la transformation du soleil et de Jupiter.

[2] Ailleurs, dans un village des environs de Nevrokop, c'était au dieu *Koled* qu'on sacrifiait naguère; les os des victimes étaient ensuite enfouis. Il n'y a pas longtemps non plus que dans un autre village du même district, nommé aussi Krouchovo, et qui est habité par les Pomaks, ceux-ci fêtaient le Божie име; on dansait à cette occasion des rondes, où les femmes, non voilées, prenaient part. L'habitude de se voiler existait alors à peine pour les musulmanes de cette contrée, comme pour celles des *balias* de Bosnie, mais déjà elle était devenue presque générale par l'influence des khodjas osmanlis. La fête du божie име, ou nom de Dieu, est une ancienne solennité païenne *christianisée*; çà et là les Pomaks gardent encore d'autres observances chrétiennes, comme de ne manger que du poisson le jour de saint Nicolas et celui de saint Spiridion.

il est clair que si l'on voulait fabriquer quelque chose sur ce thème et refaire, pour ainsi dire, une édition bulgare des chants orphiques (eux-mêmes apocryphes), on aurait choisi comme texte d'imitation quelqu'une des légendes qui ont eu cours depuis l'antiquité jusqu'aux premiers siècles du christianisme, sur le héros musical thrace, et qui, du rôle de fondateur de culte, le réduisirent progressivement à celui de magicien. Autrement il ne doit rester qu'un nom, et toute la fatigue qu'on aura prise sera inutile. Or voici ce que racontent en résumé les chants du Rhodope sur Orfen ou Ourfen, appelé aussi Frèn, Ufrèn, Frénouché (Френуше), Forlèn, et qualifié ordinairement de *yoanak*, héros, quelquefois de *kral*, roi. C'est un être mal défini qui flotte entre l'humain et le divin, mais où il faut voir peut-être la personnification de quelque puissance naturelle, car son père n'est jamais nommé et il a pour mère une *youda*, appelée une fois *gorska youda*, si l'on veut la nymphe ou déesse des bois.

Il a des ailes mobiles, comme Hermès, qu'il s'attache aux épaules et dont il se sert pour monter au ciel, à la lune, etc.; car il est en rapport fréquent avec Dieu et les astres personnifiés, et l'étoile du matin est la sœur de sa mère. Mais ce qui le caractérise surtout, c'est la possession (attribuée pourtant aussi à quelque autre héros) d'un instrument magique, appelé tantôt flûte merveilleuse (*youdna svirka*) ou flûte d'or (*zlaten kaval*) [1]. Cet instrument a une partie des effets attribués à la lyre d'Orphée, mais souvent il en fait usage pour enchanter (*oumaya*, умаия) des monstres, lamies et serpents, de manière à les pouvoir exterminer.

Il est marié, mais le nom de sa femme, de racine tantôt bulgare, Rocida, tantôt turque, Fetminitza, n'a aucune signification.

Il finit par rester vivant dans le ciel, par le désir de Dieu, et selon une des pesmas, contre sa propre volonté. La malédiction de sa mère, à la suite de circonstances bizarres, et une longue maladie qui en est la conséquence, précèdent ordinairement cette apothéose.

Il y a une pesma où Orfen ou comme il est désigné, *Frena Kralé*, est représenté comme chef d'émigration; dans une autre, Dieu l'envoie du ciel au secours d'un héros, qu'il délivre d'une lamie, après l'avoir enchantée par le son de sa flûte.

[1] Le *kaval*, instrument ordinaire des bergers, est un peu plus grand que la *svirka*.

Que trouvons-nous ici de commun avec les mythes helléniqnes, ou qui s'en rapproche? Le nom d'abord, car la ressemblance a quelque chose de surprenant au premier aspect. On a essayé [1] d'expliquer le nom grec d'Ὀρφεύς (*Orphée, Orpheus*), par l'idée de ténèbres, d'obscurité, contenue dans les mots ὄρφνη, Ἔρεβος. Il ne m'appartient pas de dire si cette étymologie doit être acceptée, mais je ne suis pas en mesure non plus d'en produire une autre, tirée du bulgare. Le seul mot de cette langue où je découvrirais quelque analogie avec Orfen est celui d'*ourva*, pente de montagne [2], dont le diminutif *ourvina* est le nom d'une montagne où la légende poétique serbe place la mort de Marko Kraliévitch. Je dois faire remarquer cependant que ce mot est inconnu aux Bulgares de la Macédoine que j'ai consultés, et d'ailleurs, en admettant même un adjectif dérivé *ourven*, changé par la prononciation macédonienne en *ourfen*, cette explication ne s'appliquerait pas aux autres formes du nom, *Frèn*, etc. [3]. L'extraction d'Orfen, né d'une *youda*, comme Ὀρφεύς (Orphée) de la nymphe Calliope, et la possession d'un instrument musical à effets surnaturels ou magiques épuisent les ressemblances qu'il est possible de découvrir entre le héros antique et le *younak* bulgare. Mais ce ne sont point des traits qui les caractérisent exclusivement. L'union féconde des hommes et des *youdas* est mentionnée dans plus d'une pesma, et chez les Grecs eux-mêmes la lyre d'Amphion avait des effets surnaturels, tout comme le cor d'Obéron au moyen âge. Je tiens donc, je dois le dire dès à présent, pour purement fortuite la ressemblance des deux noms, ressemblance qui d'ailleurs ne s'étend qu'à une seule des nombreuses formes du nom bulgare, et quant aux autres traits légendaires ils sont trop vagues pour autoriser une assimilation entre les personnages auxquels ils appartiennent.

En terminant cette discussion, je me crois fondé à dire que M. Verkovitch, quel qu'ait été le motif déterminant de ses recherches et de la constance infatigable dont il a fait preuve, aura

[1] L. Preller, *Griechische Mythologie*, t. II, p. 486.

[2] *Bulgarian-English vocabulary*, by Morse. Le sens primitif paraît être celui indiqué par Vuk (Dict. serbe), aux mots урвати (*ourvati*), demolior, урвина (*ourvina*), mons præceps, pente rapide où il y a des éboulements de pierre.

[3] On ne serait pas très-avancé quand on admettrait même que *forlen* est une corruption du participe *hværlen* (хвърлен), jeté, lancé.

rendu un réel service aux Bulgares et à la science en fixant par l'écriture, et en publiant au prix d'assez grands sacrifices, les chants qui composent sa volumineuse collection. Quand la culture intellectuelle commence à s'introduire chez un peuple, la poésie traditionnelle y est bientôt dédaignée et tombe rapidement dans l'oubli; nous en avons pour exemples les Grecs, les Serbes et les Finnois; quant aux Bulgares, j'ai indiqué les causes qui doivent encore accélérer parmi eux cette disparition, surtout pour les compositions qui conservent des vestiges de leurs anciennes croyances. Les Scandinaves aussi étaient dans une situation analogue, lorsque les rédacteurs des Eddas conçurent l'idée d'écrire ce livre précieux. Les *chants du Rhodope* n'ont pas, il s'en faut, la même importance. Pourtant ils enrichiront de plus d'un détail et pourront éclairer la mythologie slave, encore insuffisamment étudiée, et les écrivains qui s'occupent de la mythologie comparée y trouveront de précieuses données; c'est là, je l'ai déjà fait pressentir, le principal intérêt que doit offrir le nouveau recueil.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, les assurances du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

AUGUSTE DOZON.

APPENDICE.

I.

TRIBUS OU CLANS (*PLÉMÉ*) BULGARES DE LA MACÉDOINE [1].

Dans la Macédoine supérieure ou occidentale, il y a cinq de ces tribus principales et autant dans la Macédoine inférieure. Les autres tribus, à cause de leur faible importance numérique, ne doivent être considérées que comme des subdivisions locales.

MACÉDOINE SUPÉRIEURE.

1. **Міяци** (Miatzi). Ils occupent trente-deux villages, dont vingt-huit situés dans les *Dibras* et quatre hors de ce district. Sur les vingt-huit villages des Dibras, dix-sept sont chrétiens et onze musulmans.

2. **Поляне** (Poliané), aussi dans les Dibras; ils sont beaucoup plus nombreux que les Miatzi.

3. **Копановци** (Kopanovtzi). Environ cent quatre-vingts villages dans les districts de Skop, Komanov et Vran.

4. **Барзаци** (Barzatzi), des deux côtés des monts Babuna, dans les districts de Prilip, Velesa, Bitol (Monastir) et Tikveš. Leur centre est à Velesa (Kieupruli); cent soixante-dix villages.

5. **Піянци** (Piantzi). Ils habitent à l'ouest du Vitoš et de Bila; leur centre est à Carevo-Selo.

MACÉDOINE INFÉRIEURE.

6. **Бандовци** (Bandovtzi). Ils occupent tout le district de Kostor et une partie de celui de Goricka; cinq cents villages.

7. **Пуликановци** (Poulikanovtzi). Tout le sud-ouest de la Macédoine, dans les districts de Neguš, Katranica, Ostrova, Voden, Maglen, Pazar et la vallée du Vardar. On reconnait deux subdivisions principales ayant des noms particuliers : les Poliané supérieurs et les Poliané inférieurs.

8. **Дързилци** (Dœrziltzi). Ils appartiennent à la tribu précédente, fraction des P. supérieurs; de quatre à cinq cents familles. Leur centre, à Dœrzilovo-Selo.

9. **Сираковци** (Sirakovtzi), sur les deux rives du Strymon, entre le lac Budkov et Melenik; soixante villages.

[1] D'après M. Verkovitch, dans son opuscule cité plus haut, note 1, p. 2.

10. Марваци (Marvatzi), entre Serrès, Demir-Hissar et Nevrokop; environ cent villages.

II.

POMAKS OU BULGARES MUSULMANS.

M. Verkovitch, qui travaille depuis longtemps à une description détaillée de la Macédoine, écrite en bulgare, a bien voulu me communiquer en copie celle de l'arrondissement (*kazu*) de Nevrokop, dans lequel habitent les Pomaks. Ce district montagneux a une étendue de vingt-six heures turques de l'ouest à l'est, sur dix-huit du nord au midi; il est partagé par le Rhodope (Dospat) en deux moitiés, dont l'une appartient à la Macédoine et l'autre à la Thrace. Dans les cent vingt-trois villages qu'il renferme et dont un très-grand nombre sont mi-partie chrétiens et musulmans, il y a 5,168 maisons chrétiennes et 6,614 turques. Les Turcs sont en presque totalité des Pomaks, ne sachant que le bulgare; le chiffre de la population mâle se monte à 23,000 individus environ.

III.

LE POMAK ET LA SAMODIVA [1].

Hodíl junák [2] na pústa-ta vójska,
Na pústa-ta vójska, vójska tataríjska.
Raníli go trísta drébni púški,
Trísta púški, trí strelí tatárski.
Padná junák uv dœlbóko dóle,
Uv dœlbóko dóle pod dœrvó zeléno;
Na dœrvó-to píle sokólovo.
Junák pišti ot čérna-ta zemé,
Če se čúva do sínjo-to nébo.
Otgovárja píle sokólovo :
Umrí, junák, umrí, Pomák,

[1] Ce chant, tiré de ma collection particulière, est le seul texte où j'aie jamais rencontré le nom de Pomak, et, à ce titre, il forme une curiosité. La couleur ancienne en est assez prononcée, il offre apparemment une réminiscence des expéditions dévastatrices des Tatars dans la presqu'île du Danube, et le tzar mentionné à la fin pourrait bien être un des souverains bulgares.

[2] Le ms. ajoute ici «hodil Pomak,» comme au vers 4 il répète «ranili go,» ce qui ferait des vers peu réguliers de quatorze syllabes; on en remarquera quelques-uns de douze, mais le plus grand nombre est de dix syllabes, c'est-a-dire dans notre ancien mètre héroïque, qui est aussi celui des Serbes, mais s'emploie bien plus rarement chez les Bulgares. L'usage de ce mètre, comme certaines particularités de langage dans les autres pesmas du même manuscrit, indiquent qu'elles proviennent d'une contrée où l'influence du serbe se fait déjà sentir, probablement de celle qui avoisine les monts Rila.

Šte ti pojám bélo-to ti mésce.
Šte ti píja čérno-to ti krœve.
Razsœ́rdi se junák aralíja,
Otgovárja junák, dobár Pomák :
Mœlči, píle, ne me razljutávaj,
Ne me strúvaj, píle, da razvréždam
Mój-te trísta ráni, trí streli tatárski.
Otgovárja píle sokólovo :
Umrí, etc.[1]
Razscérdi se junák aralíja,
Povléče se po korém po rœ́ce,
Če si drœpná púška gégajlijska,
Če udári píle sokólovo.
Padná píle ot čérna-ta zemé,
Če se čúva do sínjo-to nébo,
Otgovárja junák aralíja :
Pišti, píle, dváma da pištími,
Leži, píle, dváma da ležími,
Umrí, píle, dváma da umrémi.
Dotégnalo j' junáku da leží,
Províkna se junák aralíja :
Gde si, seštro, seštro Samodívo ?
Elá sestrá, elá izcerí me !
Začúla go j' sestrá Samodíva,
Ce podlivrœkná[2], pri junák otíde,
Omíla mu trísta drébni ráni,
Drébni ráni, trí streli tatárski.
Nabrála je trévi Samodívski,
Vœrzála je do trísta mu ráni,
Ozdraví go za dén i do pládne,
Podáde mu púška gégajlijska,
Na vójska da íde, vójska da izkára
Vójska da izkára, cárja da izbávi.

TRADUCTION.

Un héros est allé à la guerre maudite, — à la guerre maudite, la guerre contre les Tatars. — Trois cents menus fusils le blessèrent, — trois cents fusils, trois flèches tatares. — Le héros tomba dans une vallée profonde, — dans une vallée profonde, sous un arbre vert; — sur l'arbre vert (est)

[1] Les vers 11 et 13, répétés au texte, sont supprimés ici.

[2] On prononce *potfrœkna*. J'ai adopté le signe *œ* (comme dans *œuf*) pour rendre le son exprimé en bulgare par ѫ, ъ et ь.

un faucon. — Le héros gémit sur la terre noire, — et (sa voix) s'entend jusqu'au ciel bleu. — Le faucon commence à dire : — Meurs, héros, meurs, Pomak, — je mangerai ta chair blanche, — je boirai ton sang noir[1]. — Le héros blessé est saisi de colère, — le héros, le brave Pomak se met à dire : — Oiseau, tais-toi, ne m'irrite pas, — ne fais pas, faucon, que je ravive — mes trois cents blessures, les trois flèches tatares. — Le faucon recommence à dire : — Meurs, etc. — Le guerrier blessé fut transporté de colère, — il se traina sur le ventre, sur les mains, — et saisit son fusil guègue, — et il tira sur le faucon. — L'oiseau tomba dans la profonde vallée, — l'oiseau gémit sur la terre noire, — tant qu'on l'entend jusqu'au ciel bleu. — Le héros blessé se met à dire : — Gémis, oiseau, gémissons tous les deux, — gis, oiseau, gisons tous les deux, — meurs, oiseau, mourons tous les deux.

Le héros s'ennuya de rester étendu, — le héros blessé s'écria : — Où es-tu, ma sœur, sœur Samodiva ? — Viens, ma sœur, viens et guéris-moi[2] ! — Sa sœur, la Samodiva, l'entendit, — elle prit l'essor, s'en vint près du guerrier, — lava ses trois cents menues blessures, — les menues blessures, les flèches tatares, — elle cueillit les simples (connus) des Samodivas, — elle banda ses trois cents plaies, — le guérit en un jour et jusqu'à midi, — lui remit le fusil guègue, — pour qu'il allât en guerre, qu'il levât des troupes, — qu'il levât des troupes et sauvât le tzar.

[1] L'analogue de cette conversation se retrouve dans plus d'un chant bulgare. Le n° 39 du même manuscrit a presque le même sujet; il représente aussi un pallicare blessé, qui, après une dispute du même genre avec un oiseau (*goluna*), lui brise l'aile dans un accès de colère, mais l'oiseau guérit et rend lui-même à la santé le pallicare.

[2] Les Samodivas, qui répondent aux *Vilas* des Serbes, sont des êtres mythologiques, dont nous aurons occasion de parler longuement. Le nom de sœur ici n'est qu'un terme d'affection.

DEUXIÈME RAPPORT

SUR

UNE MISSION LITTÉRAIRE EN MACÉDOINE.

Iannina, le 15 novembre 1872.

Monsieur le Ministre,

Dans un premier rapport j'ai eu l'honneur de vous rendre compte de la mission dont vous aviez bien voulu me charger, et de développer à cette occasion les preuves extrinsèques en quelque sorte qui établissent dans mon opinion l'authenticité des chants populaires bulgares, dont l'existence a été annoncée par M. Verkovitch, et qui ont en effet été recueillis par ses soins. Aujourd'hui je me propose d'examiner les textes dans les diverses classes auxquels on peut les ramener, et il me semble qu'ils parleront pour eux-mêmes; quelque jugement qu'on porte sur leur valeur poétique ou historique, en prenant ce dernier mot dans son acception la plus large, on croira difficilement qu'ils aient été *inventés*, comme quelques personnes ont été portées à le supposer. Je me suis d'ailleurs efforcé de mettre en lumière les côtés par où ils peuvent mériter l'attention, autrement ma tâche n'eût été qu'à demi remplie.

I. *Orfen*[1]. — Ἐκ Διὸς ἀρχώμεσθα. Cependant c'est peut-être par l'exposé mythologique qu'il eût fallu commencer, puisque le sur-

[1] Dans ce rapport je me servirai exclusivement, pour la transcription des mots bulgares, de l'alphabet dalmato-croate, dont les seuls caractères qui diffèrent du français, sont les suivants: *u* = ou; *j* = ï ou y; *c* = *tz* (ts); *č* = tch; *ž* = j; *š* = ch; *g* = gu; *h* = kh. J'exprime en outre par *œ* = eu, le son figuré par ѫ, ъ et ь.

naturel remplit tous les *chants du Rhodope*[1]. Mais j'ai hâte de les faire connaître par des citations et d'éclaircir complétement la question des rapports supposés entre l'Orphée antique et le *junak*[2] bulgare. Les principaux traits de la légende de ce dernier, légende qui n'est peut-être pas sans analogies avec la conception de certains héros mythiques de la Grèce, ont déjà été exposés dans la première partie de ce travail, et il n'y aura qu'à les développer sur quelques points.

Parmi les nombreuses pièces consacrées à son apothéose ou son *ascension*, si je puis me servir de ce terme, je choisis, pour la traduire et la citer dans son entier, la plus courte (telle autre a jusqu'à 1,030 vers), et en même temps l'une des meilleures de la collection par sa concision relative, qui lui donne un peu de nerf; elle est aussi l'une des plus curieuses à cause des détails qu'on y trouve sur un ancien culte, dont le prêtre s'appelle *žrica*, à peu près comme dans les premières traductions slavonnes de la Bible[3]. Le nom du dieu auquel un sacrifice est offert est encore connu chez presque toutes les nations slaves, quoique le sens en ait été oublié ou transformé. L'influence musulmane se traduit dans ce morceau par l'emploi du mot *hanka* (tiré du turc *khanoum*, dame, avec l'adjonction du suffixe bulgare *ka*), pour désigner une jeune dame, une *damoiselle*.

« Le *žrica* est entré dans la grotte, — il porte un livre brillant, — un livre brillant, une flûte d'or, — pour offrir un sacrifice à Koleda, — pour lui sacrifier un oiseau . . . . .[4] —, pour lui dorer sa barbe blanche. — Quand il entre, que voit-il? — Un héros dort dans la grotte, — son vêtement doré (descend) jusqu'à terre, — dans la main gauche (il a) un couteau tranchant, — dans la main droite une flûte d'or, — tout en dormant il verse des larmes. — Le prêtre s'est irrité, s'est courroucé: — Que Dieu punisse ce héros! — Quel démon l'a amené ici? — Il ne m'a pas demandé

[1] Cet exposé se trouve plus bas sous le n° V; j'y renvoie pour l'explication de beaucoup de choses, qui autrement eussent demandé des notes.

[2] *Junak* (pron. *Younâk*), rac. *jun*, juvenis; en bulgare et en serbe, héros, homme accompli; quelquefois, mari. Ce mot répond souvent au grec ancien *ἥρως*, et au moderne *παλληκάρι*.

[3] Voir le Lexicon palæoslovenicum de Miklosich au mot жьрец (ou жерецъ dans l'évangile russe), prêtre, sacrificateur.

[4] On ne sait ce que veut dire le mot *grevenice*, qui accompagne *pile*, oiseau.

la permission, — par le feu je le consumerai, — afin que quiconque l'apprendra s'effraye, — qu'il n'entre plus dans la grotte. — Comme il prononce ces paroles, — le héros l'entend, il s'éveille, — puis il se met à le supplier, — il a commis une faute, qu'il lui pardonne, — car la nécessité m'a obligé — (moi) aussi de sacrifier à Dieu. — Il le prie, l'implore; — il n'écoute pas sa prière, — il allait lancer le feu pour le consumer, — le héros ne sait ce qu'il doit faire, — puis il commence à jouer de sa flûte d'or, — et il chante un air d'enchantement. — A sa voix la montagne résonne, — le prêtre commence à pleurer, à crier, — il est tombé sur la terre, — c'en est fait de lui, il est mort. — Le héros est seul dans la grotte, — ensuite est venue la juda Samovila. — Quand elle entre dans la grotte — et qu'elle aperçoit le vieux prêtre, — elle supplie le héros: — Orfen, jeune héros, — qu'as-tu fait dans cette grotte? — Le prêtre est tombé et il est mort. — Laisse ta flûte d'or, — cesse de chanter un air d'enchantement; — même si tu chantes à quoi cela te sert-il? — Orfen laissa la flûte d'or — et cessa de chanter un air magique, — il laissa la flûte, le prêtre se releva, — puis il l'interroge et lui demande: — Héros, ô brave inconnu, — que cherches-tu dans cette grotte, — dans la montagne, dans la grotte? — et dans quelle nécessité es-tu — que tu me fais la prière — d'offrir pour toi un sacrifice? — Il y a aujourd'hui un an que je me mariai, — je m'épris de la fille du roi; — je m'en épris, je ne m'unis pas à elle — pour qu'elle me donnât un enfant mâle, — car j'étais là-haut dans le ciel, — je suis au service de Dieu, regarde ce vêtement doré, — ce vêtement doré (qui tombe) jusqu'à terre, — il ne trompe pas, il ne ment pas. — Je prends de Dieu la permission de m'en aller au palais — pour y *aimer* la jeune dame, pour l'aimer, pour la posséder [1], pour qu'elle me donne un enfant mâle, — car elle m'avait attendu peu, beaucoup, — peu, beaucoup, deux années. — Quand j'arrivai au palais, la jeune dame s'était enfuie; — où est-elle allée, on ne le sait. — C'est pourquoi je te supplie — de t'asseoir sur la table d'or, — d'offrir un sacrifice au dieu Koleda, — que tu lui sacrifies un oiseau . . . , — que tu lui chantes le livre brillant, — que tu lui joues de la flûte d'or; — peut-être exaucera-t-il ta prière

[1] Le bulgare *sfoda sa* (— сходи ca), partout employé crûment mais naïvement, est bien plus énergique; c'est le latin *coire*.

— et écrira-t-il sur la table d'or: — Où s'est enfuie la jeune dame; — si elle est sur la terre, que je la cherche. — Et le prêtre s'est rendu à sa prière, — il offre à Dieu un sacrifice, — il sacrifie un oiseau . . . — et lui chante le livre brillant, — et lui joue de la flûte d'or: — O Dieu, ô Koleda, — Orfen dans le ciel, ô Dieu, — toi aussi t'a servi; — quand il est arrivé au palais — ni mère ni épouse n'y étaient plus, — elles se sont enfuies, on ne sait — si elles sont au ciel ou sur la terre. — Il ne veut pas demeurer seul, solitaire, — il te supplie, ô Dieu, — que tu m'écrives sur la table d'or, — où s'est enfuie la jeune dame, — afin qu'il la cherche sur la terre. — Il invoque Dieu et le supplie, — puis il s'est couché pour dormir. — Le Seigneur exauce sa prière, et il écrit sur la table d'or: — O toi, prêtre mon ami, — que me demandes-tu et sur quoi m'interroges-tu? — La jeune Rosica (pr. Rocitza) ne s'est pas enfuie, — mais elle est montée au ciel, — au ciel dans le palais, — et elle reste à mon service; — tant qu'Orfen ne viendra pas au ciel, — il ne possédera pas la jeune Rosica. — Orfen a entendu et il pleure, — mais que pourrait-il faire? — Lui aussi il s'envole au ciel, — et sa bouche s'est dorée. — Ensuite il n'est plus venu sur la terre — et sur lui cette chanson est restée [1]. »

Ici Orfen s'envole au ciel directement et un peu malgré lui, à ce qu'il semble, mais ailleurs il subit, à la façon d'Hercule, une sorte de préparation à l'immortalité. Il en est ainsi dans une pièce (elle a 205 vers [2]), que je vais analyser et où se trouvent en outre exposées les circonstances auxquelles j'ai fait antérieurement allusion et qui ne peuvent guère recevoir qu'une explication mythique. Après un début ou prélude en cinq vers, qui est une apostrophe du poëte et ne se relie pas à ce qui suit, Orfen s'en va au ciel, où il demeure trois ans, oubliant sa mère et sa femme, si bien que celle-ci, ennuyée de la solitude, retourne chez son père. Le soleil en informe Orfen, lequel répond qu'il ne se soucie plus de mère ni de femme, qu'il voudrait rester au ciel pour y servir Dieu, qui l'a fait illustre (*nišanlia*) [3] sur la terre, et afin d'être illustre aussi

[1] Le texte, à l'appendice n° I.

[2] Les textes n'étant ni imprimés ni même classés ou intitulés définitivement, je ne puis guère m'y référer qu'en indiquant le nombre de vers dont les pièces se composent et quelquefois leur origine.

[3] Proprement, marqué de signes. C'est ce même mot turc *nichanli* que je rends, selon les circonstances, par merveilleux, extraordinaire, etc.

dans le ciel. Dieu acquiesce à ce désir, mais engage Orfen à descendre d'abord sur la terre pour y voir sa mère. Le héros part, sans sa flûte d'or, qu'un serviteur de Dieu a cachée. En arrivant à sa maison, courroucé d'y trouver la cour remplie d'herbe au point qu'un ours peut s'y rouler comme dans la forêt, il chasse sa mère pour cette négligence. La mère, une juda, répond à la brutalité de son fils par la malédiction infaillible, si fréquente dans la poésie bulgare, et qui le condamne à une maladie de trois ans. Au bout de ce temps Orfen supplie Dieu de prendre son âme; la *Mora juda*, une sorte de déesse de la mort, arrive avec on ne sait quel instrument ou quelle arme, et essaye de lui couper la tête; elle n'y réussit pas, seulement la tête devient dorée [1] et le malade reste dans un état qui n'est ni la vie ni la mort. Il adresse une nouvelle prière à Dieu. Cette fois c'est la *Živa* (vivante) *juda* qui survient, apportant à Orfen ses ailes qu'on lui avait dérobées au ciel, afin qu'il y monte, qu'il serve Dieu et en chante les louanges avec sa flûte d'or.

Enfin une autre pièce (212 vers) nous montre Orfen allant à la chasse, par le conseil de sa mère, et muni d'un *fusil* et de sa flûte. C'est au retour qu'il trouve la maison vide et non balayée, etc. Il monte chez la lune, en dépit d'un Reje, qu'il enchante d'abord, et emmène sa femme Rosida, malgré elle et par l'effet de la flûte; mais au moment où il atteint les nuages, le Reje le rejoint, lui ravit la flûte et permet à Rosida de retourner sur ses pas. A la fin son ascension a lieu à l'aide des ailes qui lui ont été apportées cette fois encore par la Živa juda. « Ainsi Orfen a péri sur la terre, — mais au ciel il vit encore, — et ce chant sur lui est resté sur la terre, — car lui aussi il était un héros. »

Remarquons que ces voyages entre le ciel, la terre et les astres sont accomplis par d'autres personnages qu'Orfen, et qu'il n'est pas non plus le seul qui soit admis, vivant, dans le ciel. Telle est aussi, suivant une pesma (375 vers), la fin de Marko, qui devenu vieux et se voyant abandonné par son amante la juda Durinida, éperonne son cheval, qui l'emporte au ciel, où il est encore « servant Dieu. »

Selon les citations précédentes les ailes d'Orfen sont postiches, il les met et retire à volonté, comme Hermès ses talonnières, mais

[1] Expression fréquemment répétée et dont le sens m'échappe.

il y a un passage où elles font corps avec lui. C'est dans une pesma où, sous le nom de *Frénouché*, il a part à la transplantation de la vigne, du jardin du soleil sur la terre. Une juda lui procure une plante merveilleuse, « qui fait pousser des ailes aux bras de celui qui en mange, » et, ce résultat obtenu, il se trouve en état de monter au ciel et d'y servir Dieu trois ans en qualité de *jeune Defa*[1]. L'origine de la flûte d'Orfen doit aussi être mentionnée. Il paraît qu'elle appartenait d'abord au soleil et était, à un certain moment, en dépôt chez l'étoile du matin, où Dieu l'envoie prendre par un sien serviteur, chargé de la remettre à *Fren*, chef d'émigration, « afin, » je cite le passage qui décrit les propriétés merveilleuses de cet instrument, — « afin qu'il joue de cette flûte brillante, — que le son puissant en soit entendu par toute la terre, — que tout ce qui a vie soit enchanté, — que ce qui est mort ressuscite. — Quand il jouera de cette flûte, — les montagnes seront ébranlées, — les oiseaux voleront autour de lui, — et verseront des larmes menues, — il enchantera aussi ces terribles serpents, etc.[2]. »

La vie terrestre d'Orfen, sous les divers noms que j'ai indiqués[3], forme aussi le sujet de plusieurs pesmas, dont les unes racontent son mariage, et les autres l'exode qu'il accomplit à la tête de son peuple. Mais qu'il soit en quête d'une femme ou d'un nouveau séjour, ce sont toujours à peu près les mêmes aventures qu'il éprouve: la mer Noire ou des fleuves à traverser sans aucun vais-

[1] Defa, voir l'exposé mythologique. Il existe, sur l'origine de ces êtres, une longue tradition en prose que je n'ai pas eu le temps de traduire.

[2] Cette flûte n'est pas la seule de son espèce. Deux gloses d'une pesma sur *Rosa Krale*, le roi Roça, rapportent que le roi Kupen en possédait une, dont il fit exactement le même usage qu'Amphion de sa lyre. Au moment de sa naissance il avait été volé par une des *Narečnicas*, les Parques bulgares, qui le rendit, déjà grand, à sa mère, en échange d'un vêtement doré, d'où son nom de Kupen (acheté). Elle fit aussi présent à l'enfant d'un *kaval* d'or, en l'engageant à s'en servir quand il voudrait bâtir une nouvelle ville. Ce qu'il fit en effet plus tard; à peine eut-il commencé à jouer de la flûte, que des pierres en nombre infini sortant de la mer vinrent se ranger d'elles-mêmes et former des murailles; cela dura un mois. Le nom de Grejenica fut donné à cette ville parce qu'elle brillait (*greja*) comme le soleil. — Enfin dans une autre pesma, *Forlen junak*, toujours notre Orfen, n'édifie pas, mais au contraire fait tomber pierre à pierre un seraï ou palais, aux sons de son kaval d'or, qu'il tenait de sa mère la *gorska jada*, nymphe des forêts.

[3] On peut y ajouter celui d'*Ufren*, fourni par une glose, et qui est comme le trait d'union entre les formes Urfen et Fren.

seau de transport, des serpents ou des lamies qui barrent le chemin et qu'il faut exterminer, et c'est sa flûte magique qui, quelquefois à la suite de sacrifices aux dieux, lui fournit le moyen de vaincre ces obstacles. La pièce analysée au *Bulletin*, et à laquelle je suis obligé de me référer encore une fois [1], traite des *noces;* quant aux migrations, il suffira de dire quelques mots d'une pesma, qui n'est proprement au reste que la variante d'une partie du grand poëme dont l'analyse sera donnée plus loin. Le roi Frena ou Fren émigre avec une partie de son peuple et vient s'établir à une année de marche de son pays, lequel n'est pas nommé (ailleurs, *Forlen junak* est dit avoir habité trois cents ans une contrée appelée *Šereniga*). C'est le Seigneur lui-même qui dans un rêve, dont la *Sonevita juda*, la déesse des songes, vient ensuite confirmer la vérité, lui prescrit de quitter son pays, pour aller en occuper un autre, fertile mais inculte. Le roi Šera veut résister aux envahisseurs, d'après le conseil de son astrologue ou devineresse (*bilarda*), qui est une juda. Mais mal lui en prend, la flûte enchante, en trois jours et trois nuits, l'armée entière, et Fren, quand il voit les soldats engourdis, plonge à tous son coutcau d'argent dans le cœur, etc. C'est à cette pièce qu'appartient le passage traduit précédemment et qui décrit les effets surnaturels de la flûte.

Je terminerai ce que j'avais à dire sur Orfen par la traduction d'une des gloses ajoutées à une pièce de 1,850 vers concernant ses noces (*Urfenova ženitba*), et qui a été recueillie de la bouche d'un musulman. D'après les explications qu'a données ce Pomak, et pas lui seul [2], lesquelles reproduisent plusieurs des détails cités précédemment et tirés d'autres pesmas, Urfen ne serait autre qu'un des anciens rois des Bulgares (?) [3], qui les aurait amenés dans les contrées qu'ils occupent aujourd'hui, rôle attribué à maint autre roi ou héros.

« *Urfen*, c'est lui qui a amené d'abord nos ancêtres du pays que nous occupions à l'extrémité de la terre, et par la vertu de sa

[1] C'est à tort que, dans cette première traduction, j'avais rendu le mot *svirka* par cithare; là, comme ailleurs, il ne s'agit que d'une flûte. Ceux qui en jouent, les bergers par exemple, alternent la musique et le chant.

[2] Voir, à l'appendice n° III, la glose sur le mot Ufren.

[3] Le collecteur, dans la rédaction des gloses, reproduisant sans doute le langage des chanteurs, n'emploie jamais que l'expression « nos ancêtres, » *naši dedovci.*

flûte il leur fit traverser la mer Noire. Il aida nos ancêtres à conquérir la contrée que nous habitons et qui était alors occupée par d'autres peuples. A la fin, quand le temps fut venu pour lui de mourir, il pria Dieu de ne pas lui envoyer la Mora juda pour lui couper la tête, mais la Živa juda pour lui faire boire l'herbe de vie (*Živa bilka*), afin qu'il pût monter au ciel et y servir Dieu. Le Seigneur exauça sa prière....., et la Živa juda l'ayant abreuvé de l'herbe de vie, il s'envola au ciel, où il est encore servant Dieu. C'est pourquoi dans l'ancien temps nos ancêtres le fêtaient comme un roi (*car*) qui n'était pas mort et lui offraient chaque année un sacrifice, pendant lequel les jeunes gens jouaient de la flûte, et les jeunes filles dansaient en chantant quantité de chansons composées exprès [1]. »

Ainsi, cela est bien clair, nous avons affaire dans Orfen, au témoignage de la tradition elle-même, à un héros ou roi divinisé, qui tenait quelque peu du magicien, et il n'est que *unus inter pares*, mais avec un peu plus de célébrité [2].

II. *Alexandre le Grand.* La tradition de ce prince n'a pas disparu complétement de la Macédoine, j'en ai eu deux fois la preuve directe. A Demir-Hissar un Turc m'offrant à acheter une médaille (car les Turcs eux-mêmes font aujourd'hui ce métier, ils sont *antiqadjis*), me dit qu'elle était d'*Iskander dramalu kral*, d'Alexandre roi de Drama. Drama est une petite ville, habitée par une tribu d'*Yuruks*, Turcs asiatiques, et située à environ quinze lieues de là, entre Serrès et le site de l'ancienne Philippes. Déjà, lorsque j'avais visité ces ruines, mon guide, l'agent à Serrès du grand monastère de Kosenitza, d'où nous venions, me montra, à mi-côte de la haute colline qui supportait la citadelle antique, une ligne de rochers appelée la *crèche du cheval* d'Alexandre, et quoique parlant grec, il se servit du mot bulgare *iasla* au lieu de *φάτνη* ou *ϖαχνί* en vulgaire. Cet homme, qui n'était pas tout à fait dénué d'instruction, croyait qu'Alexandre et *Daria* étaient tous deux des anciens rois du pays. Par l'indication qu'il me donnait, on voit que le destrier du héros macédonien, le fameux Bucéphale, a encore de la célébrité, et cela aide à comprendre com-

[1] Le texte de cette glose est à l'appendice n° II.

[2] Appendice n° IV. *Orfen brigand.*

ment nous le retrouvons, avec une qualification qui rend exactement le sens de son nom grec (*vologlavat* et autres formes), mais aussi avec l'adjonction d'attributs surnaturels, dans les nombreux chants bulgares dont je vais m'occuper, et où Philippe figure également sous des noms plus ou moins altérés.

Voici d'abord la traduction d'une pesma très-courte, dont il a été question dans mon précédent rapport, comme de la première découverte parmi celles qui ont trait à Alexaudre.

« Un cheval merveilleux, *lele!* [1] et fort on a donné, — un cheval merveilleux et à tête de bœuf — au père du jeune Alexandre (*Leksandr*). — Beaucoup de rois se rassemblèrent dans la ville blanche — pour voir le cheval et essayer de le monter. — Tous essayent et nul ne peut. — Maintenant le jeune Alexandre s'enhardit, — comme un oiseau sur son nid, sur lui il se pose. — Son père et les rois s'émerveillèrent — et comprirent qu'il subjuguerait le monde. — Le jeune Alexandre, quand il fut devenu grand, — montait le cheval, — dans de lointaines contrées il allait, — de puissants empires il ravageait, — tellement qu'il parvint jusqu'à l'empire de l'Inde (*Hinska*). — Le roi de l'Inde a levé une puissante armée, — Alexandre avec son cheval est entré au milieu de l'armée indienne, — il a exterminé l'armée et a tranché les têtes. — Alors le cheval fut grièvement blessé et il tomba, — mais il se releva pour sauver Alexandre, — et sûr alors qu'il l'a délivré, il expire. »

Cette chanson a une couleur historique, puisque l'expédition macédonienne dans l'Inde y est mentionnée, et si elle avait été seule produite, j'avoue qu'elle paraîtrait quelque peu suspecte. Par là, comme par sa brièveté et le refrain qui y est ajouté, elle diffère de toutes les autres du même *cycle*, prolixes et abondant en incidents merveilleux, rappelant enfin celles que nous connaissons déjà.

Les noms de Philippe et d'Alexandre, le premier surtout, se présentent sous des formes diverses et parfois très-altérées. C'est ainsi qu'on trouve à côté du *car* Filip, Felipa, Feliše, Felišena Krale et de Lexandr, Olesandra, Ligesandra, ordinairement et par une exception unique, qualifié de *vojvoda*, chef de guerre.

[1] Refrain reproduit à chaque vers, et qui paraît être le nom d'une divinité antique. Voir à l'exposé myth. *Lele juda*.

Je choisis, pour l'analyser, une pesma (760 vers) qui a reçu une assez forte empreinte musulmane.

Le car Feliše a atteint l'âge du mariage, un héros excellent arrive avec un cheval extraordinaire et à tête de bœuf (*glava ima voletina*), qui ne veut pas se laisser monter par Feliše, mais demande, car il est doué de la parole, à rester à l'écurie et à être nourri de pain et de vin, jusqu'à ce qu'il naisse à Feliše un enfant merveilleux, qui le montera.

Feliše ensuite, parcourant la terre pour trouver une épouse (*hanka*), apprend d'un *judnina Reje* ou serviteur de Dieu, envoyé du ciel, que la fille du roi d'un pays souvent cité, *janska zeme*, lui conviendrait; il va la demander et l'obtient, mais, au moment de l'emmener, le Reje, qui en devient amoureux, lui fait prendre une boisson tirée de plantes vénéneuses, qui l'empêchera de devenir mère tant qu'elle n'aura pas eu commerce avec lui [1].

En effet au bout d'un an elle n'a pas encore conçu, et Feliše, partant pour la guerre, lui adresse la menace de la tuer si, lors de son retour, elle ne se présente pas à lui avec un enfant mâle sur les bras.

Le Reje, ayant accompli ses trois années de service près de Dieu, obtient la permission de descendre sur la terre, et va trouver à *Zlatnina Grada*, la ville d'or, la jeune femme, qui était au lit, et lui apprend que Dieu l'a chargé de la rendre féconde [2].

Il la persuade (le passage est un peu libre pour être traduit [3]), et neuf mois après, — au lieu de trois qui suffisent d'ordinaire pour la gestation des héros, — il naît un enfant merveilleux, ayant des ailes aux épaules, etc. A ce moment le cheval hennit, brise ses chaînes et s'élance dans la cour pour voir l'enfant que la devineresse vient lui montrer.

Trois ans plus tard, Feliše revenant de sa campagne contre le roi *Rumina* [4], le jeune enfant va au-devant de lui avec sa mère, mais monté sur son cheval ailé. Feliše invite les *bans* [5] à des fêtes,

[1] Dur sa ni sfodi s judnina Reje. Voir aussi le n° V de l'appendice.

[2] Dans une autre pesma, c'est le soleil qui se charge du même office.

[3] Le texte est à l'appendice n° V.

[4] De *Roum*, forme turque de Ῥωμαῖος.

[5] Ce mot conservé dans le titre de Ban de Croatie, et identique au *pan* (Monsieur) des Polonais, est aujourd'hui inconnu aux Bulgares. Il est curieux de le voir associé à un nom arabe.

celle du nom de Dieu (*Bože ime*), à l'occasion de la naissance de son fils, et le ban *Ibraïm* nomme celui-ci, ou plutôt lui *change le nom* [1], et lui impose celui d'Olessandra vojvoda, parce qu'il doit être « héros au-dessus des héros, » le brave des braves. L'enfant raconte alors comment huit jours auparavant, tandis qu'il dormait, une juda samovila est venue, tenant un livre d'or, qu'elle a ouvert et où elle a inscrit sa destinée : la conquête de toute la terre, etc. Le roi d'Arabie (*Harapska care*), offensé de cette prédiction, se retire de la fête, et trouve sur sa route une *lamie*, qui l'engage à résister à Alexandre, bien que le sort d'Alexandre soit d'être victorieux.

Alexandre, devenu grand, cherche un emplacement pour y bâtir une ville, ce qu'il effectue, avec l'aide d'une samovila, sur le bord d'une rivière et d'un lac. « Son nom est pris de l'année blanche,— année blanche, blanche ville. » Il va ensuite exterminer le roi des Arabes, et refuse d'entrer dans le *harem*, où est la fille du roi mort, parce qu'il craint « d'être vaincu par une fille, et qu'on ne rie de lui, » il l'abandonne, avec le pays, à son *bairaktar* ou porte-drapeau, et s'en retourne. Ne trouvant plus ni père ni mère à Zlatnina Grada, il va habiter à Bela Grada, mais il s'y fait en quelque sorte ermite. « Quant à se marier il ne se marie pas, — mais il se livre au service de Dieu, — il lui offre des sacrifices et lui chante des chants. — Depuis lors ce chant a été fait sur lui, — parce qu'il était un héros au-dessus des héros. »

A propos de la suppression opérée tout à l'heure, c'est le lieu de remarquer, une fois pour toutes, que dans les chants du Rhodope il y a, en ce qui concerne la reproduction de l'espèce, une naïveté de pensée et d'expression, bien éloignée certainement de toute idée licencieuse, — autant que de toute idée morale au reste, — mais qui ne laisse pas d'embarrasser le traducteur [2].

Le long morceau qui précède me dispenserait d'en citer aucun autre, car on retrouve partout à peu près la même mythologie et les mêmes incidents. Pourtant il est à propos de donner encore le sommaire d'une pesma (628 vers) ; on verra ensuite pourquoi :

[1] Ceci se rapporte à la coutume encore existante de faire donner à l'enfant, par la sage-femme et dès le moment de la naissance, un nom provisoire destiné à le protéger contre les mauvais esprits (*stikhias*), et qui est changé plus tard à l'époque du baptême.

[2] Voir surtout le n° VII de l'appendice.

Le roi Felešina a atteint une extrême vieillesse sans avoir d'enfants; au moment où il s'en va en guerre contre le roi *Hirinska* (d'Iran?), il menace, comme dans la pièce précédente, sa femme Gruzdina, âgée de vingt ans seulement, de lui couper la tête si, lors de son retour, elle ne se présente pas avec un fils sur les bras. Prière de Gruzdina. Un Defa, envoyé par Dieu, l'engage à s'unir avec un jeune dragon, fils de roi, qui viendra la trouver à cet effet. Elle donnera le jour, sans que le mari en sache rien, à un enfant miraculeux, qui sera appelé le voïvode Ilesandra. Tout se passe ainsi; au bout d'un mois Gruzdina est prise des douleurs de l'enfantement, qui durent trois mois entiers. L'enfant qui naît a des ailes aux bras, une chevelure d'or, mais il lance des flammes qui ne s'éteignent qu'au toucher du dragon. Il reçoit le nom indiqué, devient grand aussitôt et parle. En même temps la jument du roi avait mis bas un poulain extraordinaire, ayant des ailes aux pieds et qui était indomptable. L'enfant s'élance sur lui et vole jusqu'au ciel. Trois ans écoulés (il y en avait deux qu'il était né) il redescend sur la terre et va au-devant de Felešina, qu'il salue, etc. Plus tard il subjugue aussi toute la terre, conformément à la destinée assignée par les Naretchnitzas; cette fois c'est le roi *Turkmenina* (Turcoman) qui veut, inutilement aussi, faire résistance. Les dix derniers vers racontent comment Ilesandra épousa Rojana, fille du roi Pirevita, qui *vomissait* des perles quand elle parlait, et dont il eut sept fils et sept filles.

Le trait le plus curieux ici est celui qui donne pour père à Alexandre un dragon. Non que je le croie emprunté directement à la tradition qui, d'après Lucien, avait cours dans l'antiquité, et selon laquelle Olympias aurait eu commerce avec un serpent, légende répétée dix-sept cents ans plus tard au sujet du grand Albanais George Castriota, mais il est certes intéressant de constater l'existence, dans les mêmes contrées et à des époques si éloignées l'une de l'autre, d'un même fait mythologique, laquelle autorise à supposer la persistance de bien d'autres croyances analogues. Et puisque le nom de Castriota a été prononcé, je ne regarde comme nullement impossible que quelques traits de son histoire, ou un vague souvenir de ses guerres contre les Turcs, aient passé dans les poésies bulgares. Que ce soit lui pourtant qui soit désigné par le nom d'Ilesandra, cela me paraît difficile, parce qu'il n'a porté ce nom que sous la forme turque, Iskender-bey. Je dois dire aussi

qu'un moment j'avais été tenté d'interpréter l'expression si fréquente *Harapska-ta zeme* par Albanie, les formes grecques *Ἀρβανίτης* et *Ἀρβανιτία* n'en étant pas très-éloignées. Mais c'est une explication à laquelle d'autres circonstances doivent faire renoncer.

A côté du dragon, on a pu remarquer dans les citations précédentes une véritable *annonciation;* ailleurs des prodiges accompagnent la naissance du conquérant; ces traits et d'autres sont dans le goût oriental, ils se retrouveraient peut-être dans les romans d'Alexandre, qui ont eu tant de vogue au moyen âge, et pourraient bien n'avoir pas été sans influence sur les légendes bulgares, ce que je ne suis pas à même de constater. Ce que je puis dire seulement, et l'indication n'est pas à négliger, c'est que les aventures du fils de Philippe paraissent avoir occupé aussi les Slaves méridionaux. Un éminent linguiste, M. Miklosich, cite parmi les sources sur lesquelles il a travaillé pour la rédaction de sa grammaire comparée des langues slaves une *Historia Alexandri Magni,* manuscrit cyrillique du XVI[e] siècle de recension serbe, et on y trouve justement le nom de Bucéphale, *βουκέφαλος*, rendu par l'épithète de cheval à tête de bœuf[1]. Au reste il est de l'essence des fictions populaires de confondre les temps et les lieux et de rapprocher les héros d'époques bien différentes; c'est ainsi, pour ne pas sortir de nos chants, qu'on voit tantôt le roi d'Arabie, tantôt Marko et Vukašin faire hommage au voïvode du poulain ou du cheval à tête de bœuf. Ce nom de Bucéphale et celui de son maître, encore bien altéré, sont, on l'a vu, à peu près tout ce qu'il y a de réel dans les fabuleuses légendes que nous venons d'examiner, et dont il n'y a pas lieu de s'occuper davantage.

III. *Migrations. — Introduction des arts. — Noms ethniques et géographiques.* — Plusieurs pesmas nous montrent des nations dans un état de civilisation bien peu avancé, à ce qu'il semble, et qui, souffrant d'un excès de population, essaiment, pour ainsi dire, envoient au dehors la jeunesse, — les individus au-dessous de *cent* ans, est-il dit quelquefois, chercher de nouvelles demeures

[1] Lexicon palæoslovenicum, v° вологлавъ (конь). Dans nos chants, le premier excepté, cette circonstance est rendue autrement. Au lieu d'un adjectif composé, on trouve en deux mots, par exemple *glava* (ima) *volinita*, et une glose explique ce dernier mot, apparemment suranné, par *volevita-volova.*

et des terres cultivables. C'est le fils du roi régnant qui est à la tête de ces migrations, accomplies par l'ordre exprès de la divinité, ou sous ses auspices, car des sacrifices lui sont offerts et au départ et pendant le voyage, pour triompher des obstacles qui se présentent et de la résistance des ennemis. Le point de départ de cet exode, entrepris non sans regret, les contrées que traversent les tribus en marche, celles où elles tendent et s'établissent après en avoir exterminé la population primitive, représentée comme sauvage et ne connaissant pas le blé, portent des noms on ne peut plus vagues, par exemple *Krajna-ta zeme*, extrema terra, inconnus à l'histoire, ou ne paraissant pas avoir le sens qu'on y attache aujourd'hui.

Ceci est un point sur lequel il convient de s'arrêter. M. Verkovitch a annoncé que les pesmas en question racontaient l'*arrivée des Slaves en Europe*, et il les a intitulées en conséquence. Pour lui d'ailleurs il ne s'agit point de l'entrée, sur les terres de l'empire byzantin, au vi^e^ siècle, des hordes serbes et bulgares; à ses yeux ce sont là des fables inventées par les écrivains grecs, les Slaves ayant toujours occupé les lieux qu'ils habitent aujourd'hui, et les immigrations formant le sujet de certains chants du Rhodope sont *préhistoriques*, contemporaines de celles qui ont amené en Europe les divers rameaux de la race indo-européenne, si elles n'y sont antérieures. Or comme aucun peuple de cette race, les Slaves y compris, n'a conservé de tradition, même à l'état le plus vague, sur les circonstances qui ont accompagné sa venue de l'Asie, on voit combien il serait curieux et intéressant de constater l'existence, parmi les tribus bulgares, de souvenirs presque précis sur des événements que la mémoire humaine a laissé partout tomber dans un profond oubli, et dont les langues restent l'unique témoignage. Voyons donc sur quoi s'appuie l'interprétation de la donnée des poésies bulgares traitant de migrations.

Je répète d'abord que nulle part ne se trouve le nom de *Slaves* ni aucune circonstance qui leur soit particulièrement applicable; sans parler du reste, le passage du Danube a été historiquement effectué par d'autres peuples. Le nom seul de Bulgare s'y rencontre une fois et sous une forme un peu altérée, comme nom de personne: *krale Bligarine*, comme qui dirait le roi Bulgare, et cela dans une pièce ayant pour sujet une guerre d'Alexandre contre le roi des Turcs, pour la possession d'un pays appelé *Šerenie zeme*.

Alexandre lui-même traverse les deux blancs Danubes, occasion où il est avalé par une lamie, qui en défendait le passage et qui le garde trois mois dans son ventre sans lui faire aucun mal. Le roi Bligarine ne figure qu'incidemment, à côté de Marko et d'un certain Bogoje, nom bien slave, de qui Alexandre semble réclamer le service militaire à titre de suzerain, selon les idées du moyen âge. Une glose ajoute que ce personnage « était notre roi; il nous a conduits dans ce pays-ci, et c'est de lui que nous avons pris le nom de Bulgares. » Malheureusement l'époque assignée à ce héros éponyme est un peu tardive et il se trouve en compagnie bien mêlée.

Les noms géographiques qui reviennent le plus souvent sont le Danube ou les deux Danubes, toujours qualifiés de *blancs, dva beli Dunava*, la mer Noire, *cærno-to more*, et le pays des Arabes ou d'Arabie, *Harapska-ta zeme*. Nous allons voir ce qu'il faut penser de ces dénominations. Celle du Danube ne semblerait devoir donner lieu à aucune difficulté, tant ce fleuve est bien connu des Bulgares, qui pour partie au moins habitent sur ses bords et qui l'ont en effet traversé à une époque quelconque. De même pour la mer Noire, que leurs tribus en marche vers l'occident ont dû nécessairement contourner. Toute circonstance manque, il est vrai, dans les chants pour indiquer l'Euxin d'une manière précise, et même une glose que je citerai plus loin nous avertit expressément qu'il ne s'agit pas de cette mer, mais d'une autre, située beaucoup plus loin. Serait-ce la Caspienne, par exemple? Rien ne vient à l'appui d'une semblable conjecture. Je ne crois pas même que dans l'expression *cærno-to more* l'adjectif *noire* soit une épithète constante, analogue au latin *cæruleum*. Les Bulgares, qui ne sont nullement marins [1], ne connaissent d'autre grande étendue d'eau que la mer Noire, et les montagnards de la Macédoine n'en sont pas tellement rapprochés que, dans leurs traditions et leurs poésies, ils ne se la puissent représenter comme infiniment plus éloignée qu'elle ne l'est en effet. Ce sera un nom mythique, si l'on veut, mais emprunté par exception à la réalité. La mer Noire c'est pour eux la mer par excellence [2].

[1] Il est à remarquer que dans tous les chants que j'ai lus il est un seule fois parlé de barque ou de vaisseau, et cela sous le nom turc de *guémi*.

[2] Je conviens cependant que les gloses, et peut-être les textes, mentionnent aussi *guljamo-to more*, la grande mer.

La position du Danube n'est pas moins indéterminée, puisque dans certains chants on voit les tribus le traverser et s'établir non loin de ses rives, à ce qu'il semble, tandis que dans d'autres elles continuent leur voyage bien au delà. Citons pour exemple la pesma (195 vers) où le roi Gulema (*golem*, grand), sur l'avis de ses 90 bans, abandonne la *četska zeme*, surchargée de population, et passe immédiatement les deux Danubes, d'où il met un an entier à gagner la *janska zeme*, contrée dite par la glose être au centre de la terre. Qui reconnaîtra quelque chose dans cette géographie ultra-shakespearienne? Dans cette même pesma, les *jurci*[1] sont les habitants de cette *četska zeme*, représentés comme les premiers hommes qui aient cultivé la terre, tandis qu'ailleurs ce sont des sauvages, *divi podiveni*, que les immigrants exterminent.

La contrée ayant un nom précis, en apparence, et qui revient le plus souvent dans les chants du Rhodope, qu'ils roulent sur Orfen, Alexandre ou tout autre sujet, est appelé *Harapska-ta zeme*, à la lettre la terre d'Arabie. Voici ce qu'en dit la glose, annoncée tout à l'heure. « Elle était près de la mer Noire, mais non pas de la mer Noire que nous connaissons; cette mer Noire là était très-loin, et le pays d'Arabie fut peuplé par nos ancêtres, mais ils n'étaient pas noirs comme le sont les Arabes (ou nègres) d'aujourd'hui. » Les Bulgares seraient-ils venus par hasard de l'Yémen ou du Soudan? Dans le Levant *arab* signifie un nègre, et les Bulgares connaissent encore moins l'Afrique que l'Arabie proprement dite. Aussi une tradition en prose, que j'ai traduite ailleurs[2], essaye d'expliquer cette dénomination par le mot *Haro*, le *Χάρος* des Grecs modernes, symbole de la mort et du monde souterrain. Ce n'est donc qu'un trait de merveilleux, ayant son origine dans l'étonnement et l'effroi qu'inspire aux hommes de race blanche ou jaune la vue de ceux à peau noire avec leurs traits difformes.

En voilà assez sur cette géographie fantastique, que je laisse à d'autres plus habiles le soin d'élucider. Cependant, pour achever de montrer quels renseignements on pourra être tenté d'y chercher, je citerai encore un seul trait. D'après une glose, *Kosovo pole*,

[1] Ce mot doit signifier laboureurs, et être le pluriel, prononcé suivant le dialecte macédonien, d'un singulier *orec*, qui n'existe ni en bulgare ni dans aucun autre idiome slave; tous, le slavon compris, disent *orac*, орачь, racine *or*, qui se retrouve dans *ἀρόω*, *arare*, etc.

[2] *Bulletin de l'École d'Athènes.*

la plaine de Kossovo, localité d'Europe bien connue et bien déterminée, qui a été au XIVe siècle le théâtre du plus grand ou du plus fatal événement de l'histoire des Slaves méridionaux, événement encore si présent à l'esprit des Serbes, cette localité, dis-je, est située entre les deux blancs Danubes et le pays d'Arabie! Tout comme Marko, qui se trouvait à la bataille de Kossovo, est contemporain d'Alexandre, ou est dit encore par une glose avoir été roi des Bulgares, « nos aïeux, dans notre ancienne patrie [1]. »

Les noms propres d'hommes, qui sont assez nombreux, ne sont pas plus concluants. Les uns sont slaves, d'autres semblent avoir une provenance différente. Parmi les premiers il en est qui sont sans doute symboliques; ainsi un chef d'émigration est appelé *Sada*, de la racine *sad*, planter; un autre roi, à qui l'art de l'écriture et de la lecture a été révélé, porte le nom de *Četa*, d'une autre racine signifiant lire et compter.

J'ai dit que ce sujet de l'invention des arts se trouvait le plus souvent mêlé à d'autres; aussi pour faire connaître par un seul exemple tous ceux qui sont rassemblés dans le titre du présent paragraphe, vais-je donner l'*analyse complète* d'un morceau, passablement incohérent et qui serait le plus long de tous ceux qui ont été fournis à M. Verkovitch, — il a 2,464 vers, — s'il n'en existait une variante en 2,750 vers, laquelle porte dans quelques noms une empreinte musulmane. Le numismate de Serrès l'a intitulée *invention de l'alphabet primitif*, et il voudrait nous donner à croire que c'est aux tribus du Périn que le monde est redevable, entre autres bienfaits, de l'écriture, découverte d'ailleurs, comme chacun sait, sur tant de points à la fois. La pesma attribue à l'écriture une origine divine : cela n'a rien que de naturel, le mythe exprimant l'admiration des hommes pour un art reçu du dehors, et qui leur a paru d'abord merveilleux. Dans une autre pesma un certain Stoïan ne reçoit-il pas en présent d'une diviuité inférieure, d'une *juda*, le premier troupeau de brebis et n'apprend-il pas d'elle à traire le lait? Une juda encore donne la flûte à un pâtre, et lui révèle ainsi la musique. De même, comme on l'a vu plus haut, le premier plant de vigne a été pris dans le jardin du soleil et apporté de là sur la terre, et il y aurait encore plus d'un mythe

[1] Une pesma de 1,291 vers porte ce titre: « Le roi d'Arabie épouse la fille du tzar des Turcs, qui le rend père de Krali Marko. »

du même genre à citer. Ce sont d'intéressantes variantes de la légende de Déméter et Triptolème et de tant d'autres, mais qui pas plus qu'elles ne peuvent être prises au pied de la lettre.

Voici donc ce long morceau scrupuleusement analysé; il est évidemment formé de pièces de rapport, et le désordre qui y règne en divers endroits ne saurait étonner; c'est déjà presque un tour de force de mémoire que de retenir et de réciter une suite aussi interminable de vers plus que médiocres. Mais ce n'est peut-être pas, je le crains, soumettre à une épreuve moins rude l'attention du lecteur européen que de lui donner à lire, même sous une forme très-abrégée, les étranges imaginations de l'Arioste sérieux du Rhodope.

L'ORIGINE DE L'ÉCRITURE.

Vers 1-16. Le roi Četa, à l'âge de trois cents ans, s'éprend de la jeune Vœlkana, qui était du pays de Treli; elle ne veut pas de lui, elle aimait un héros sur la terre.

17-39. Četa offre un sacrifice à la juda Lele, qu'il supplie de lancer sur Vœlkana une de ses pommes d'or, afin qu'elle l'aime. Hésitation de Lele, qui va consulter Dieu, et qui finit par frapper d'une pomme la jeune fille, laquelle alors s'éprend en effet du roi Četa.

40-62. Mais il ne peut *s'unir* à elle et en avoir un enfant; il prie Dieu pour obtenir un héritier de son trône (*stol*). Il reste malade trois ans, et Vœlkana le quitte pour aller se cacher dans les celliers souterrains.

63-119. Le soleil devient à son tour amoureux de Vœlkana. Une étoile interpelle la lune dans le ciel et lui raconte tout ce qui s'est passé; puis elle l'engage à envoyer la Živa juda dans le ciel pour y apprendre à lire [1] et à écrire, et ensuite sur la terre, vers le roi Četa; elle lui conseillera de se rendre dans une montagne voisine de la mer et d'y demeurer trois semaines; après quoi, s'il s'unit à Vœlkana, il aura un enfant merveilleux.

120-157. La lune descend à son palais pour appeler la juda;

[1] *Peja* (пѣя), dans nos chants, signifie chanter ou lire, comme en albanais *kœndóñ*. Le bulgare actuel a un mot distinct pour *lire*, celui des autres idiomes slaves, *četa* (чета).

celle-ci, en entendant la voix de sa mère [1], sort à la hâte du lac où elle se baignait, oublie ses habits et accourt toute nue, mais la porte était fermée de soixante et dix clefs. Elle s'excuse avec terreur.

158-165. La lune répond que la porte n'a pas été fermée par elle, mais par l'étoile Grozdina, parce que la juda a perdu ses habits; si elle ne les recouvre pas, elle devra demeurer sur la terre.

166-182. Ses recherches sont inutiles, les vêtements avaient été, avec l'aide de Dieu, trouvés par le héros Lemeniti [2], qui était venu du pays de Fej (*Fejska zeme*) se mettre au service de Dieu, et était devenu amoureux de la juda; mais ne pouvant la posséder, parce qu'elle s'était enfuie et cachée chez sa mère, il était venu au pays des judas. Alors elle s'était réfugiée au ciel, et les narečnici avaient prescrit au héros de s'emparer de ses vêtements d'or.

183-236. Il redescend sur la terre au palais de son père, qui le gronde, et à qui il raconte son aventure. Le père l'engage à prendre dans les coffres la flûte magique qui lui vient de sa mère, avec elle il enchantera la Živa juda, mais il ne faut pas qu'il cesse d'en jouer avant de l'avoir saisie.

237-278. Lemeniti descend au cellier prendre la flûte, qui brille comme le soleil; il s'envole au ciel vers le lac, où la juda s'arrachait les cheveux de désespoir; trois semaines il joue de la flûte, jusqu'à ce que les étoiles elles-mêmes entrent en danse. La juda, attirée invinciblement par le charme, le supplie en vain de la laisser retourner près de la lune, la servir encore un mois, et puis aller près de Dieu apprendre à lire et à écrire; il ne l'écoute pas, la saisit, et ils partent.

279-301. Ils arrivent au fleuve Zare, près de la mer Noire. La juda, quoiqu'elle ait des ailes aux épaules, ne prend pas l'essor. Elle ne veut pas; grand embarras du héros, qui adresse une prière à Dieu, et fait vœu de lui offrir en sacrifice deux pigeons dans son pays.

302-364. En ce moment il aperçoit au bord du fleuve un vieillard à barbe blanche, qui lui déclare être envoyé par Dieu pour l'aider. Il essaye de traverser le fleuve à la nage, en tenant la juda par la main de peur qu'elle ne s'échappe, mais il manque de se

[1] La lune est ici du féminin, sous la forme augmentative *mesečina*, au lieu de *mesec*.

[2] Ce nom semble dérivé de *lamia* ou *lamne*, lamie.

noyer, faute, dit le vieillard, d'avoir accompli le sacrifice promis. Il renouvelle son vœu, et l'on voit aussitôt arriver deux pigeons qui vont se poser sur ses bras. Il les sacrifie et la rivière lui ouvre passage; ils en sortent et atteignent la rive de la mer Noire.

365-388. Nouvel embarras et nouveau danger pour le héros, qui, en voulant traverser la mer à la nage, s'expose encore à périr. Par le conseil du vieillard, il puise de l'eau et la répand, alors les flots s'ouvrent et il parvient à l'autre rive.

389-447. Arrivée chez le père, qui ordonne des noces splendides, où il invite des rois et des bans, et aussi le roi Golem (grand). Mais celui-ci se fait attendre trois semaines, et force est au roi Fej de commencer enfin le repas de noce. A peine est-il achevé qu'arrive le roi Golem, qui s'irrite qu'on ne l'ait pas attendu deux jours de plus. Son hôte cherche à l'apaiser.

448-544. Golem explique son retard par la rencontre qu'il a faite d'une lamie, qui lui a offert le combat. Au même moment (dit-il) Mora juda descendit de la montagne et me reprocha d'avoir enlevé sa sœur Živa juda. Je lui répondis que ce n'était pas moi, mais Lemeniti, et elle rentra dans la montagne. Alors j'implorai la juda mon épouse, qui arriva, tenant à la main une flèche enflammée, dont je frappai au cœur la lamie, qui m'avait de nouveau défié. Je me suis battu pour ton fils, ajoute-t-il, et tu ne m'as pas même attendu pour les noces!

545-600. Il veut partir pour le pays de Flat (*Flatna zeme*), où il va célébrer le mariage de son fils Libim (aimé). Mais le roi Fej ayant engagé Lemeniti à implorer encore leur pardon de Golem, le héros prend sa flûte, qui produit l'effet accoutumé, Golem tombe enchanté; il est forcé de consentir à prendre part au festin, et au bout de trois semaines il part.

601-653. Après trois mois de mariage, la juda devient grosse, et à la fin du quatrième est prise des douleurs de l'enfantement. Mais elle ne peut se délivrer, et lasse de souffrir, elle invoque sa sœur, la Mora juda, la suppliant de venir lui donner la mort. Mora juda arrive du ciel, tenant une épée et des herbes vénéneuses, d'un air terrible elle demande à sa sœur pourquoi elle a été appelée, si c'est pour la faire mourir ou pour aider à sa délivrance. C'est pour m'assister, répond-elle avec terreur, mais la sœur irritée répond qu'elle va lui donner la mort.

654-705. Elle invoque alors le secours de son frère Harin-

Junak, qui arrive en effet tenant une cruche d'or, où il a puisé de l'eau de la mer et du fleuve; il en fait boire à la juda, qui est sauvée. Sa sœur, qui ne peut plus rien sur elle, s'excuse et lui demande en quelles circonstances elle a conçu; puis elle l'avertit que le travail de l'enfantement, qui a déjà duré trois mois, doit se prolonger deux semaines encore jusqu'à ce qu'elle aille au lac où elles se baignent, pour y cueillir des plantes favorables au part.

706-787. Elle va trouver la lune, lui raconte longuement l'histoire, et lui demande de mettre fin aux souffrances de sa sœur. La lune répond qu'elle n'y peut rien, Živa juda lui ayant désobéi et n'ayant pas accompli la mission dont elle l'avait chargée auprès du roi Četa. Mora juda réplique en la priant d'implorer Cœrni Bog, le Dieu noir, et se charge elle-même d'inviter sa sœur à reprendre les habits qui lui avaient été soustraits et à se rendre vers le roi Četa.

788-834. Sur cette promesse la lune va trouver, couverte d'un voile sombre, le dieu, qu'elle interpelle du nom de Dieu noir, et qu'elle supplie de révoquer la malédiction qu'il avait prononcée contre la juda, « de souffrir pendant trois ans, et à la fin de ne pouvoir enfanter. » — « Si elle meurt: la terre tout entière doit aussi périr. » Après des expressions de ressentiment et des hésitations fondées sur le sort que ses filles (les *narečnici*) ont prédestiné à la juda, Cœrni Bog consent à la sauver, il permet qu'on lui fasse prendre des herbes favorables, et elle mettra au monde un enfant merveilleux, qui ne restera que trois semaines sur la terre et ensuite s'en ira au ciel pour servir Dieu.

835-879. La lune court au lac pour y cueillir des plantes, mais elles étaient toutes desséchées et le lac n'avait pas une goutte d'eau. A sa prière le soleil consent à se cacher dans son palais et à lâcher les nuages qui y étaient renfermés; en deux jours le lac est plein et les herbes ont reverdi. La lune en cueille et les remet à Mora juda, qui redescend en hâte vers sa sœur.

880-916. Celle-ci n'a pas plutôt avalé les simples, qu'elle met au monde un enfant, qui tient à la main un sabre recourbé et qui demande aussitôt à son père s'il est maître de toute la terre, ou s'il y a d'autres rois. « Que je grandisse encore deux ans, et je vaincrai tous ces rois. »

917-928. Mora juda invite ensuite Živa juda à reprendre ses habits et à se rendre « au ciel dans le palais, » parce que Dieu l'a

chargée (la lune) de lui ordonner de descendre vers le roi Četa et de lui annoncer qu'il aura un enfant dans sa vieillesse. Elle retourne au ciel.

929-1007. Živa juda, ne sachant comment rentrer en possession de ses vêtements, s'arrache les cheveux de désespoir; elle prie son mari de les lui rendre, afin qu'elle puisse aller à la promenade et exciter l'envie des autres. Le junak refuse. L'enfant, voyant le désespoir de sa mère et en ayant appris la cause, va à son tour faire la même prière à son père, qui la rejette, en alléguant la crainte qu'il a du roi Golem. Celui-ci passera par mon sabre, dit l'enfant. Enfin Lemeniti cède et donne les habits. Au moment de s'enfuir, la juda se souvient de la flûte, au moyen de laquelle son mari la forcerait de revenir, et qu'elle veut donner à un autre. Elle la prend, puis s'envole en disant au junak « qu'il n'a pas su l'aimer, et qu'un autre héros l'aimera [1]. »

1008-1049. Le roi Fej en colère court au coffre où il mettait sa flûte, mais il ne l'y trouve plus et il maudit son fils qui l'a trompé. Celui-ci l'engage à se calmer, il ira au ciel chercher sa mère; cela dit, il se met des ailes aux bras et s'envole. Il rejoint sa mère dans les nuages, la supplie de revenir et la menace, en cas de refus, de la tuer, de la couper en morceaux aussi petits que « ceux qu'une fourmi porte dans les champs. »

1050-1093. Effrayée elle use de ruse et décide l'enfant à jeter son sabre. Il se met ensuite dans le pan de sa robe, mais elle, pour s'en débarrasser, prie Dieu de le changer en étoile; Dieu exauce cette prière et le métamorphose en une étoile, « pour que le matin il éclaire la terre, et que le soir il le serve. » Ensuite la juda se presse le sein et en fait sortir le lait « qu'on voit encore au ciel. » Ainsi elle se délivre.

1094-1128. Les portes du palais de la lune sont fermées, et celle-ci lui crie qu'elle ne peut y entrer parce qu'elle n'est plus vierge, qu'elle doit d'abord prendre un bain dans le lac pour refaire sa virginité [2]. Tout se passe ainsi et la juda rentre au seraï.

1129-1200. La lune l'embrasse, la juda lui promet de ne plus se marier sans son consentement, et la prie de chercher pour elle un mari convenable. — Il n'en est pas né encore pour toi, tant

[1] Ce mot aimer, *libe* (люба), *zalibe*, n'exprime jamais qu'un acte physique.
[2] Voir l'exposé mythologique.

que tu n'as pas appris à lire et à écrire, « car si tu aimes un héros sur la terre, il n'y a pas moyen que tu apprennes à lire et à écrire. » Elle l'invite aussi à aller trouver le roi Četa, dont elle raconte de nouveau l'histoire, ainsi que l'aventure du soleil avec Vœlkana. S'il veut avoir un enfant d'elle, qu'il aille passer trois mois dans la montagne, etc. (Comme plus haut.) La lune la régale de lait frais et « lui fait boire de la blanche *mreta*[1] de trois ans. » La juda tente encore de se soustraire à la mission qui lui est donnée, mais la lune insiste. « Tes tablettes (*kanati*)[2] d'or, Dieu les a déjà *remplies d'écriture*, il n'a plus de quoi écrire. Hier il a commandé à la juda Grienita[3] de faire encore deux tablettes d'or, il veut t'en faire présent afin que tu les portes sur la terre et que tu enseignes ton mari. »

1209-1264. Živa juda se décide à partir, elle laisse là ses habits et emporte la flûte enchantée; mais dans les nuages elle s'arrête, pas même un oiseau à qui demander son chemin. Enfin, au bout de trois jours et trois nuits, il en passe un qui lui demande si elle n'ira pas retrouver Lemeniti, qui est malade depuis trois semaines. — Que m'importe? je vais chez le roi Četa. — Comment pourras-tu arriver, quand tu as à traverser les deux blancs Danubes? Le roi Lame, dans ses deux palais blanchis à la chaux, a un cachot où il jette quiconque passe à sa portée, jusqu'à ce que les os des prisonniers soient pourris. Garde-toi de passer par là et retourne sur tes pas.

1265-1368. La juda persiste; arrivée au palais du roi Lame, elle y entre pour se reposer, et Lame, revenant de la forêt, la trouve endormie sur son lit. Furieux il la saisit et l'entraîne vers le cachot. Mais la juda a recours à la flûte, dont le son enchante le roi. Elle lui prend les soixante et dix clefs qu'il portait à la ceinture, ouvre le cachot, l'y pousse et l'y enferme.

1309-1379. Elle continue sa route vers les deux blancs Danubes, et essaye l'effet de la flûte sur les eaux, qui s'écartent et lui laissent passage. Elle traverse et entre dans le pays du roi Četa;

[1] Voir l'exposé mythologique.

[2] Le mot *kanata*, en bulgare comme en grec moderne, signifie un vase de poterie. Il rappelle donc ici l'époque où on écrivait sur des tessons ou des plaques de terre cuite, mais par une hyperbole poétique ils sont qualifiés de *zlatni*, d'or ou dorés.

[3] Déesse du vent (glose). — Le radical *greja* signifie pourtant briller.

elle trouve celui-ci malade, lui fait connaître la mission dont le Seigneur l'a chargée, et repart.

1380-1388. Arrivée au ciel, elle se baigne dans le lac, met ses habits dorés et se rend auprès de Dieu; là elle apprend à lire et à écrire.

1389-1453. Četa descend aux souterrains, où Vœlkana était cachée depuis trois ans; il lui transmet ce que la juda est venue lui dire de la part de Dieu, et la supplie d'accomplir ce qu'on demande d'elle, afin qu'elle ait un enfant mâle merveilleux. Vœlkaua se décide et se rend sur la montagne au bord de la mer.

1454-1478. Pareille à un coucou noir elle demeure là deux semaines, brûlée et desséchée par l'ardeur du soleil, qu'elle supplie et qui *rit sous sa moustache*. Enfin le soleil, qui n'avait pas quitté la montagne depuis deux semaines, se décide à retourner au logis, afin de demander à sa mère la permission d'aimer Vœlkana.

1479-1520. Sa mère le gronde pour avoir depuis quinze jours laissé refroidir son souper, lequel consiste en trois vaches stériles, qui lui ont été offertes sur la terre. Le soleil alors lui raconte qu'il a tout ce temps regardé Vœlkana, qui l'a supplié de l'enlever au ciel et de la garder trois semaines dans son palais, jusqu'à ce qu'elle ait conçu de lui un enfant mâle, après quoi elle retournera vers le roi Četa. Il décrit sa beauté, dit qu'elle est née pour lui et il est convenu entre la mère et le fils que celle-là ira demander à Dieu la permission d'aimer Vœlkana, après quoi ils l'enlèveront vivante au ciel.

1521-1542. Elle va en effet prier Dieu de lui permettre d'amener chez elle Vœlkana, afin qu'elle le (Dieu) serve et qu'elle *aime* le soleil trois semaines, jusqu'à ce qu'elle devienne grosse, et qu'ensuite elle retourne sur la terre et *aime* son mari le roi Četa.

1543-1565. De la réponse, assez obscure, la mère conclut que Dieu a donné l'autorisation sollicitée, et elle retourne l'annoncer au soleil. « Vœlkana, ajoute-t-elle, est encore vierge, demain est la fête du dieu Koled (*Koledov den*), où les filles se balancent sur l'escarpolette, je ferai une escarpolette, nous la laisserons descendre sur la montagne, et ainsi nous monterons Vœlkana jusqu'ici. » En effet, tandis que le soleil soupe, sa mère fabrique cette balançoire ornée d'étoiles.

1566-1621. Le matin de la fête, Vœlkana gémit de n'avoir

pas d'escarpolette pour s'y balancer en ce jour où les jeunes filles ont coutume de le faire [1], où l'on chante en l'honneur du Dieu, où on boit et mange. — Le soleil, touché de ces plaintes, presse sa mère de laisser tomber l'escarpolette. La jeune fille se réjouit en l'apercevant, mais elle ne s'y est pas plutôt assise que l'objet commence à s'élever. Elle comprend que c'est une ruse du soleil, et tout en gémissant elle arrive au palais de celui-ci.

1622-1683. Curieuse bienvenue du soleil, qui l'appelle « mon épouse, » et lui dit que quand il l'aura aimée trois semaines et rendue grosse d'un enfant mâle, elle retournera sur la terre aimer son époux; expressions qui sont plus tard répétées par Vœlkana quand, le délai écoulé, ayant conçu et ennuyée de son séjour, elle prie le soleil « mon époux », de la renvoyer chez le roi Četa « mon époux [2]. » Le soleil va d'abord ouvrir ses coffres, en tire de magnifiques habits, et ensuite, lorsqu'elle a demandé à le quitter, il envoie au lac sa sœur, l'étoile du matin, chercher l'herbe de jouvence (*bilka mladistiva*), qui rajeunira Četa, de façon qu'il vive encore autant qu'il a vécu, qu'il soit un héros et triomphe dans toutes ses guerres. Vœlkana redescend sur la terre, comme elle en était partie, au moyen de l'escarpolette.

1685-1715. Elle se dirige tout droit vers le palais; on y offrait un sacrifice au dieu Koled, mais elle apprend que Četa est au lit depuis trois semaines, on le croit mort. Désolée, Vœlkana entre dans la chambre, s'asseoit sur le lit d'or et, comprenant que le roi est seulement endormi, elle le caresse, l'engage à se réveiller, car, dit-elle, « j'ai conçu un enfant mâle dans mon ventre, il y a trois semaines que je l'ai conçu, et le temps de le mettre au monde est arrivé. »

1716-1793. Cette voix réveille le barbon, qui saute à bas du lit, et demande à Vœlkana pourquoi, au lieu de trois semaines, elle en est restée six absente? A quoi elle réplique en racontant, sans

[1] Près de Belgrade il y avait, de mon temps, dans la vallée de Toptchidéré, depuis si tristement célèbre par l'assassinat du prince Michel, une escarpolette à demeure. C'était la coutume de s'y balancer le 1er mai, après avoir, de grand matin, cueilli je ne sais quelles herbes au bord du ruisseau ou même s'y être baigné. Autant de restes d'anciens usages religieux, qu'on observe sans en connaître l'origine.

[2] Époux, épouse, rendus par la locution *pœrro libe*, à la lettre, premier amour.

rien omettre, comme elle a passé son temps et ce qui s'en est suivi; elle ajoute qu'elle lui apporte un présent de la part du soleil, l'herbe de jouvence, dont elle a fait usage elle-même. Četa mange cette plante et devient un héros, il eut toujours le dessus dans ses guerres, excepté dans une qu'il fit à la mer. « Demain, dit alors Četa, est le *Koledov den*, nous offrirons un sacrifice au dieu Koled, quatre-vingt-dix vaches n'ayant pas encore allaité. » Quoique Vœlkana lui apprenne que ce jour est passé durant son sommeil, il persiste à le fêter, et fait proclamer par le crieur public que quiconque le lendemain ne sortira pas sur la plaine voisine avec une victime aura la tête tranchée. Tous se le tiennent pour dit et sortent le lendemain, qui avec une vache, qui avec un agneau, le roi, dont on admire la vigueur, et Vœlkana, chacun avec quatre-vingt-dix vaches.

1794-1864. A peine le sacrifice est-il terminé, que Vœlkana se sent prise des douleurs de l'enfantement. Elles sont violentes et durent trois jours sans résultat. Embarras de Četa, qui dit : « Si elle meurt que deviendrai-je? Que ferai-je dans mes jeunes années? Car je suis jeune justement pour les femmes? [1] » Il prie, avec toute l'assistance, le dieu Koled, mais sans succès. Alors l'astrologue ou devin (*bilarin*) du roi suggère l'idée d'une prière à faire dire par les enfants, et dont il donne les termes. Cette espèce d'hymne se termine ainsi : « Et le roi (disent les enfants) nous régalera de raisin sec et de pommes. » Ainsi est-il fait, la supplication est aussitôt exaucée par Koled, et Vœlkana accouche d'un enfant mâle, marqué de signes, et tenant de la main droite du blé, de la gauche un sabre empoisonné. « Tous savent déjà ce qu'est un sabre, mais quant au blé ils ne le connaissaient pas, jusqu'alors ils mangeaient de l'herbe »

1865-1897. L'enfant n'est pas encore *tombé du ventre* de sa mère, qu'il marche et parle. Pourquoi, dit-il à son père, n'émigres-tu pas dans un autre pays? Celui-ci est déjà peuplé, etc. Quand j'aurai grandi, tu verras que je ferai la guerre au *diva krale*, roi sauvage. Il revient au seraï, suivi de la foule des enfants, qui chantent ses louanges et réclament le raisin et les pommes promis. Le roi donne au nouveau-né le nom de roi Sada.

[1] Aku si mi jumre pœrve libe, -- što ša prave na tije mladi godini? -- mlad sam sega tamam za žena-te. V. 1800-03.

1898-1980. Il enseigne immédiatement aux gens du pays, qui étaient sauvages et qui sont appelés *jurci*, à labourer la terre, à semer et cultiver le blé. Mais trois ans sont à peine écoulés, que toutes les terres étant déjà cultivées, ils commencent à se quereller et à se battre. Sada va consulter son père, qui lui parle du Danube, des terres incultes qui sont au delà, du roi Lame qui empêche le passage, etc.

1981-2040. En ce moment apparaît la juda Samovila, avec le soleil sur la face, la lune sur la poitrine et des étoiles sur les vêtements. Voici en substance les conseils qu'elle donne à Sada: Ordonner à tous les jeunes gens âgés de moins de cent ans de se rendre au Danube avec leurs femmes et leurs enfants; les accompagner lui-même avec sa mère Vœlkana, en prenant, lui, trois *pujki*[1], elle, une vache stérile[2]. Les oiseaux seront offerts en sacrifice sur le bord du Danube au dieu du feu (*Ognen Bog*), afin que le feu consume les deux palais du roi Lame, qui est encore enfermé dans la prison où l'a jeté *Živa juda*, et qui autrement viendrait plus tard l'attaquer; la vache sera sacrifiée par Vœlkana au dieu du tonnerre (*Gromni Bog*), afin qu'il foudroie Lame. Quand il aura franchi les deux blancs Danubes, il triomphera, avec l'aide de la juda, des sauvages *jurci*[3], et il pourra habiter le pays inculte et y semer le blé.

2041-2107. La juda s'envole dans la montagne, et le roi exécute de point en point ses recommandations. Dès le matin un crieur publie l'ordre de partir, sous peine de la tête pour quiconque n'obéirait pas. Désespoir des gens qui s'éloignent en laissant leurs parents pour aller s'établir dans un pays désert, où nul homme n'a paru, où nul oiseau n'a volé. Sada les suit, monté sur un cheval à six ailes, et Vœlkana aussi à cheval. Au bord du fleuve les deux sacrifices sont accomplis; aussitôt un feu paraît dans le ciel, le tonnerre gronde et les deux palais sont consumés avec Lame, dont on entend la voix qui maudit Sada. Mais un autre malheur attend ce dernier. Le feu a été si violent qu'il a fait dégeler les deux Danubes, et il est impossible de les

[1] Espèce d'oiseaux inconnue. Voir l'exposé mythologique.

[2] Les femelles stériles sont plus grasses; de là la préférence.

[3] Voir la note 1 de la page 46 sur un passage où ce mot est pris dans un sens absolument opposé, et conforme d'ailleurs à l'étymologie.

traverser. Par l'intervention de la juda [1], un vent violent et froid s'élève et les eaux gèlent de nouveau, de façon que le passage s'effectue [2].

2108-2184. Cependant, par le conseil de la juda qui l'accompagne et qui craint l'issue de la lutte avec le roi *Diva podivena* [3], Sada envoie à son père un courrier (*tatar*) pour l'avertir que, s'il voit un grand feu, il doit venir à son secours. En effet dans le combat qui s'engage les envahisseurs vont avoir le dessous, grâce à la flèche à six ailes du roi Diva. Un feu est allumé, il est aperçu de Četa, qui accourt avec tous les vieillards. Il a un sabre, avec lequel il vient à bout des montagnes elles-mêmes, et en un clin d'œil, en frappant à droite et à gauche, il a détruit toutes les hordes ennemies; il n'épargne même pas Diva, qui lui demandait la vie.

2185-2317. Sada occupe le pays devenu désert, y bâtit une grande ville et les *jurci* [4] sèment et cultivent le blé. Le temps est venu pour lui de se marier, il prie Dieu de lui donner une épouse, mais sa prière n'est pas exaucée. Alors Živa juda demande à Dieu si elle ne serait pas une épouse convenable pour Sada. — Oui, répond le Seigneur, mais le moment n'est pas encore venu, il y a un an que tu es ici et que tu apprends à lire et à écrire; tu n'es encore qu'à l'*r* (*ratina*), attends un peu que tu sois arrivée à l'*f* (φ, *fira*) [5]. Cependant Sada impatient devient malade; désespoir de sa mère. Dieu a compassion de lui, mais l'année n'est pas écoulée, la juda n'est pas arrivée au φ; en attendant il ordonne à trois judas connaissant les simples d'en aller cueillir au lac, de les porter à Sada, et de l'avertir que Živa juda lui est destinée.

[1] La juda apparait ici dans son rôle d'élément.

[2] A l'époque des invasions barbares, c'etait toujours pendant l'hiver, et alors que le Danube était pris, que les hordes hunniques, bulgares et autres traversaient ce fleuve; la glace leur fournissant un moyen commode de passage. Voir l'*Histoire d'Attila*, par Am. Thierry.

[3] A la lettre, sauvage, devenu sauvage.

[4] Voir les notes 1, p. 46, et 3, p. 57.

[5] C'est ainsi du moins que j'avais cru pouvoir entendre ces deux mots *ratina* et *firina*, qui semblent désigner deux lettres de l'alphabet, quoique ces dénominations n'appartiennent ni à l'alphabet slavon ni au grec. Cependant dans la variante dont j'ai parlé, elles se trouvent reproduites avec plusieurs autres analogues et semblant avoir le même office, mais disposées dans un ordre qui jette des doutes sur mon explication.

Les judas, arrivées avec leurs herbes, les font successivement prendre à Sada, que sa mère croyait mort et qui se rétablit à l'instant. Elles lui annoncent alors que Živa juda sera son épouse et s'envolent dans la montagne.

2318-2353. Joie de Sada. Il fait vœu, tant que sa fiancée ne lui aura pas appris à lire et à écrire et qu'il ne sera pas en état d'écrire une lettre à son père pour l'inviter a ses noces, de ne pas la posséder. En attendant il monte à cheval, et erre pendant le reste de l'année; puis il revient au palais où, ne trouvant personne, il se couche. — Cependant Živa juda, le temps étant arrivé, demande à Dieu la permission d'aller trouver son époux, et Dieu, en la lui accordant, lui remet pour présent deux *kanatas* d'or, ou tablettes à écrire, et lui défend de s'unir à Sada, avant qu'il sache lire et écrire.

2354-2432. Munie des tablettes, Živa juda se rend auprès de la lune et lui demande, à elle aussi, la permission de se marier. Elle l'obtient et, après être descendue au cellier et y avoir pris la flûte magique, elle vole vers la terre. Elle réveille Sada endormi, qui lui demande ce que sont ces *pierres*[1] qu'elle tient et qu'elle apporte du ciel, car de pierres il n'y en a pas sur la terre. Živa lui apprend la destination de ces objets, et en un mois, avec l'aide de Dieu, il sait lire et écrire. Il se hâte alors d'écrire à son père une lettre *noire* pour lui dire qu'il a préparé des noces splendides, mais Četa ne sait pas lire, et il n'y a aucun messager qui puisse faire lecture de la lettre au roi. Alors Živa se pare, prend cette missive, et vole jusqu'au pays de Četa. Elle remet la lettre au roi, la lui lit et lui enseigne même à lire, puis elle reprend son vol. Četa vient aux noces, qui durent trois semaines.

2433-2464. De l'union de Sada et de Živa naquirent soixante et dix fils, soixante et dix rois. Bela, le plus jeune, conquit le pays d'Arabie; il ne tient pas en place, mais vole par toute la terre comme un oiseau ailé, il enseigne aux hommes à lire et à écrire. Živa lui donne la flûte magique, mais trois de ses frères veulent la lui prendre et se disputent entre eux; le roi *Talatinska*, l'aîné, prétend l'avoir. Živa irritée s'enfuit au ciel et y cache la flûte dans le palais, où elle reste, jusqu'à ce qu'un fils naisse à Talatinska Krale. Ce fils est merveilleux, il s'envole au ciel; Živa lui donne la flûte, afin qu'il

[1] Comment des pierres peuvent être *d'or*, c'est ce qu'on ne voit pas.

en joue dans le ciel et célèbre les louanges de Dieu. « Cette flûte est restée en sa possession, il en joue et chante des chansons. De lui est restée la flûte et le chant; de lui est resté aussi ce chant pour être chanté. De Dieu vient la santé, et de moi la chanson[1]. »

IV. *Rois bulgares.* — Dans la collection de M. Verkovitch il se trouve aussi un certain nombre de pesmas concernant les rois bulgares; ce peuple est si absolument dépourvu d'annales et de documents historiques, qu'il serait fort à souhaiter que la poésie pût combler cette lacune, même dans la mesure où elle le fait pour les Serbes, lesquels d'ailleurs ne sont pas sans quelques monuments, surtout biographiques, mais où quelques faits généraux viennent se grouper autour de la figure centrale. Jusqu'à présent on ne pouvait prévoir qu'il en dût être ainsi; les recueils imprimés de pesmas, comme les manuscrits que j'ai eus entre les mains en Thrace, ne contiennent sur ce sujet rien que de bien insignifiant; seul, je crois, le nom de Šišman, le dernier roi ou tzar qui succomba, vers 1396, sous l'invasion turque, se rencontre dans quelques pièces, de manière à rappeler la catastrophe finale dont il fut l'une des victimes, et c'est là tout. Le temps m'a manqué pour examiner, dans les chants du Rhodope, les morceaux de cette catégorie; la table provisoire porte des noms dans lesquels on peut reconnaître ceux de rois ou tzars plus anciens[2], parmi lesquels *Hasana-cara*, corruption d'Asen (Асѣнь). La pièce ainsi intitulée est la seule que j'aie lue; elle est, comme toujours, remplie de merveilleux, mais cette fois par exception, d'un merveilleux en partie chrétien; saint Dimitri y joue un rôle, de compagnie avec la Samovila et le dragon igné. Pourtant, par le fond, elle est la plus historique que j'aie rencontrée, du moins elle se rapporte assez bien à la vie, telle qu'elle est racontée (peut-être d'après la tradition populaire) dans le manuel d'histoire bulgare à l'usage des écoles[3], du tzar Asen, restaurateur de l'empire bulgaro-valaque en 1186. Prislav, *Prislava grada*, l'une des anciennes capitales, y est mentionnée,

[1] Appendice n° VI.

[2] Sima Care; Car Bojana; Krismina Krale ou Care; Kur bratica junak, et d'autres peut-être.

[3] Par Voïnikov, Vienne-Philippopolis, 1861; p. 128.

avec les fondations pieuses du tzar *Sime*. Ce sera à M. Verkovitch, s'il le juge à propos, d'approfondir ce sujet. J'en dirai autant de la

V. *Mythologie et du culte*, qu'il appartient à l'éditeur de faire connaître, lorsqu'il terminera sa publication, par un *Index*, comprenant tous les faits relatifs aux croyances religieuses, épars dans les chants du Rhodope. Les morceaux cités dans le cours de ce travail en donnent une idée presque suffisante, mais il ne sera pas hors de propos d'indiquer brièvement ici non-seulement d'après les textes que j'ai pu lire, mais encore d'après les *gloses*, encore qu'elles ne soient pas toujours concordantes, les divers éléments dont paraissent se composer ces croyances. Je laisse à un plus savant le soin d'apprécier les rapports qu'elles peuvent offrir avec la mythologie slave en général, sur laquelle il n'existe d'ailleurs, je crois, aucun traité satisfaisant.

Dieux. Il y a tout un panthéon, à savoir:

Bog ou *Gospod*, Dieu, le Seigneur; mais par ce nom est certainement désigné quelquefois *Koleda Bog*, et peut-être quelque autre encore, de sorte qu'on est en peine de savoir s'il faut voir en lui un Dieu supérieur au reste. En tout cas lui, comme les autres, s'occupe des affaires humaines. Il s'entretient fréquemment avec les astres personnifiés, a toute une race de serviteurs, et quoiqu'il réside au ciel, possède un palais (seraï) sur le mont Hile, *Hile planina*. Serait-ce *Beli Bog*, le dieu blanc des Russes, par opposition à

Cærni (ou *Cærna*) *Bog*, le dieu noir, appelé aussi, et c'est une particularité très-caractéristique, *Stara zmeje*, le vieux dragon.

Koled, *Koleda*, *Bog*. Il paraît être le principal objet du culte.

Ognen Bog, le dieu du feu ou igné (*ogæn*, agni, ignis), appelé aussi *Iognena zmeje*, le dragon igné. Il présidait aux éclairs et à la foudre, et prêtait sa lumière au soleil. (*Glose*.)

Inge Bog. Il accordait de bonnes récoltes. (*Gl.*)

Rujen Bog, le dieu de la vigne et des vendanges; d'où sans doute la locution poétique *rujno vino*. — C'est probablement un héros divinisé, et le même que *Rjuju* (Рюю) *junak*, « grand héros qui protégeait les raisins; on lui offrait des sacrifices à l'époque de la vendange. » (*Gl.*)

Svetna Bog, le dieu de la lumière?

Surita, *Surva*, *Bog*, le dieu du soleil. (*Gl.*)

Survina (*Surnita*, le même?) *Bog*, le dieu de la santé. (*Gl.*)

Gromina, le dieu du tonnerre? (*gœrœmin den*, le jour de sa fête.) — *Grumik*, le même?

Bremnik, le dieu protecteur des armées. (*Gl.*)

Doždite et *Dozde*, *Boga*, le dieu de la pluie (*dœžd*).

Zlatna majka, la Mère d'or, qui, sur l'ordre de Dieu, fit le soleil, la lune et les étoiles, dont elle était aussi la protectrice. (*Gl.*) — Voir aussi plus bas.

J'ai rencontré enfin, dans deux pesmas, deux sortes de *trinités*, composées, la première, de *Brahme*, *Ura* et *Survina*; la seconde, de *Koleda*, *Surina* et *Višnu-Boga*.

Višnu n'a absolument rien de commun avec le Vichnou de la *trimurti* hindoue, c'est l'adjectif *višni*, forme qui se rencontre aussi[1] et qui signifie le Très-Haut. L'épithète est également appliquée à un ange, et le mot *višnica* marque, selon une glose, le troisième ciel, la partie la plus élevée du ciel.

Je suis hors d'état d'expliquer le nom de *Brahme*, dont la ressemblance avec Brahma est assez évidente, et certainement Surva a un rapport de forme, comme de sens, selon la glose, avec Sourya, le soleil hindou. Peut-être une étude plus complète donnera-t-elle l'explication de ces termes.

En attendant, voici dans quelles circonstances paraissent ces deux trinités.

La première figure dans une pesma intitulée : Bogdan délivre son frère, le héros Musa, de la juda Samovila et de Krali Marko; tous personnages de l'histoire légendaire du XIVe siècle.

Un faucon dit à Bogdan (le *Ljutica Bogdan* des poésies serbes): « Bogdan, jeune héros, — quand tu arriveras devant la sombre prison, — quand il en sortira un serpent furieux, — prononce ceci avec ta bouche : — Brahme, Ura et Survina, — venez sans délai à mon secours, — et je vous offrirai en sacrifice, — le jour de Grozd une vache stérile, — le jour de Dria (?) du blanc fro-

[1] Вышній, highest, suprême; bulgar and english vocabulary, Constantinople, 1860. — Вышьнь, qui supra est; altissimus, ὕψιστος, Mikl. lexicon palæoslov... *Višni*, qui est la forme pleine de *višen*, se trouve au vers 712 de la pièce imprimée sur Orfeu (Moscou, 1867): Ой ти Боже, вышній Боже! « O toi Dieu, Dieu suprême! » et dans ce même texte le vers suivant est répété jusqu'à trois fois : « Dur na više nebo pri višniga Bega, » jusqu'au ciel élevé, près du Dieu très-haut. Ici *višnia* est la forme pleine, augmentée de l'article; *više*, tiré de la même racine, répond à *visoko*. Il est inutile de multiplier les exemples.

ment, — le jour de Surva un oiseau. . . — »[1], invocation qui, prononcée en temps et lieu, fait paraître un vieillard aux cheveux d'or, à la barbe d'argent, et armé d'un bâton d'or, dont il frappe Marko et la Samovila.

La pièce où se rencontre la seconde des deux trinités est encore plus étrange dans son mélange de croyances païennes et chrétiennes; par endroits c'est un véritable *noël*, un de ces morceaux qu'aujourd'hui encore les enfants vont chantant le jour de la naissance de Jésus, placée à l'époque où jadis on fêtait Koled et dont elle a emprunté le nom (*Koleda*). La pesma commence presque comme ces noëls: « O Koleda, dieu Koleda! » Koleda et Surina, voyant que le monde est perverti, s'apprêtent à le foudroyer, mais comme le Très-Haut, Višnu Boga, ne partage pas leur colère, ils l'engagent à s'incarner: « Je ne crois pas qu'elle (la terre) vienne à résipiscence (*aman*), — tant que tu ne descendras pas, ô Dieu, sur la terre, — tant que la Mère d'or ne t'aura pas enfanté, etc. » Le Très-Haut acquiesce à ce conseil, la Zlatna majka conçoit aussitôt et demande aux deux autres dieux la permission d'accoucher dans le ciel. Sur leur refus elle descend sur la terre, et sa délivrance a lieu dans une grotte située au pays d'Arabie, que nous connaissons, et où un ange vient prendre soin du nouveau-né, etc. A la fin la Zlatna majka s'envole au ciel, tenant sur ses bras « le jeune enfant, le jeune dieu[2]. Louange à Dieu et à Koleda, — louange à Dieu et à Survina, — ils disent les louanges du Dieu Très-Haut, parce qu'il est né sur la terre, etc. »

Divinités inférieures. Les *judas* (prononcez *youdas*) et les *Samovilas,* entre lesquelles la distinction n'est pas facile à établir, constituent, avec les dragons, le seul élément mythique de la poésie bulgare, telle que je la connaissais jusqu'alors; elles y représentent des forces naturelles, plutôt les malfaisantes, surtout celle du vent et de la tempête, et un nom, qui se trouve souvent accolé au leur, exprime bien ce caractère d'esprits élémentaires; c'est le mot *stikhia,* dérivé du grec *σΊοιχεῖον*, élément. Dans les chants du Rhodope, elles ont un rôle plus marqué, des attributions plus déterminées, plus individuelles, qui en font de véritables divinités subordonnées. Ces attributions sont marquées par des épithètes significatives; ainsi on trouve entre autres :

[1] Le texte à l'appendice n° VIII.

[2] Voir l'appendice n° VIII.

Živa juda, déesse, ou plutôt *dieu* de la vie, car ce serait un héros qui, s'étant envolé au ciel, aurait reçu du Seigneur la puissance de garantir les hommes de tout mal. — Dans bien des passages pourtant, sinon même dans tous, il s'agit bien certainement, on l'a vu, d'un être féminin.

Mora (ou *Morana*) *juda*, déesse de la mort. « C'est la mort, qui jadis prenait les âmes des hommes et les portait vers Dieu. » (*Glose.*)

Lele juda, qui a quelque chose du rôle d'Éros.

Sonevita juda, déesse des songes.

Juda četliniga, celle qui a inventé l'art d'écrire (ou plutôt d'entailler les morceaux de bois, servant encore aujourd'hui aux comptes, appelés *četi* et *rabuš*, et répondant aux tailles de nos boulangers).

La puissance des judas réside dans les vêtements, appelés *sarklii* dans une pesma, qu'elles ôtent avant de se baigner, et qui leur sont plus d'une fois, dans cette occasion, ravis par des hommes épris de leur beauté. Forcée alors à une union, et même devenue mère, la juda n'aspire qu'à reprendre sa liberté, en rentrant en possession de ses vêtements, et par un bain pris dans certaines fontaines ou puits (*kladenec*) ou en mangeant d'une certaine herbe elles recouvrent leur virginité.

Il est parlé de villages tout entiers de judas des deux sexes, mais on ne sait trop ce qu'il faut entendre par l'expression *judnata zeme*, le pays des judas; car l'adjectif *judna* semble avoir pris le sens de merveilleux, magique, comme lorsqu'il est appliqué à la fameuse flûte, qui revient si souvent dans nos textes. Selon une glose, c'étaient des hommes qui furent changés en étoiles, et qu'on adora comme des dieux; d'après une autre, *ils* étaient *fils* du soleil et d'une femme; l'étoile *Zmejevita* (adjectif de *zmej*, dragon) les avait nourris et ils allaient porter les ordres de Dieu sur la terre.

Les *zmeje* ou dragons, également des deux sexes, ont primitivement une signification mythique analogue, comme on le voit entre autres par les épithètes de *Vodna zmeje*, *Gromna z.*, *Gradna z.*, *Grozdaca z.*, dragon de l'eau, du tonnerre, de la grêle, du raisin, etc. Un fait qui peut servir à faire apprécier la religion primitive des Slaves, c'est que ce nom de dragon est donné à plusieurs de leurs dieux, le Dieu noir, celui du feu, etc.

Haro, *Χάρος*, et les *lamies* (*sura lamia*, la fauve lamie, et souvent *lamne*), figures empruntées, au moins quant au nom, et comme les *stikhias*, aux croyances grecques. Je dis quant au nom, car il n'est nullement certain que beaucoup des traits qui distinguent les *νεράϊδες*, *σ7οιχεῖα*, *τελώνια*, *δράκοντες*, etc., de la Grèce moderne, ne soient dus à une influence slave. Entre deux races limitrophes il a dû y avoir action et réaction. Mais c'est un sujet qu'il serait beaucoup trop long de traiter ici [1].

Astres. Les astres sont à la fois, comme « Ἥλιος » chez les anciens Hellènes, des corps naturels et des personnes; le soleil surtout se distingue par ses passions amoureuses, symbole de l'ardeur de ses rayons. Ils font usage d'une boisson, appelée *mreta* et *voda mrevena*, que leur sert un échanson nommé *Defa Basenina*. Des judas, des lamies et des hommes passent pour avoir été changés en étoiles, d'autres hommes sont réputés fils du soleil ou d'étoiles, par exemple *Lievin junak*, fils de l'Aurore (*Zvjezda Zornica*) et d'un dragon. (*Gl.*)

Defa ou *deva*, pluriel *defove*. Ce nom paraît impliquer tantôt l'idée de virginité, selon la racine slave, et tantôt désigner une classe d'êtres masculins, qui répondraient aux devas et aux divs de l'Inde et de la Perse. Ils font partie des serviteurs de Dieu (toujours *hizmetčije*, du mot turc), auxquels appartiennent aussi les *reje*, pluriel *rejove*, changés ensuite en dragons, et d'autres personnages nommés individuellement, par exemple: Bava, Durgona, Ženka, qui amenait les âmes du ciel sur la terre. (*Gl.* etc.) Parmi eux est un oiseau à six ailes, *pile šesti kriljatna*.

Culte. Il consiste en sacrifices (*kourban*, mot turc), qu'accompagnent le chant et la danse, au son de la flûte. Ce sont des sacrifices d'animaux: vaches, moutons, perdrix, pigeons et plusieurs espèces d'oiseaux inconnus, dont celle qui revient le plus souvent porte le nom actuel du dindon en bulgare et en albanais, *pujka*, toujours avec l'épithète de noir: *cærna pujka*.

Le prêtre ou *žrica* (*žricena*, *žireva*, *žeravina*), en slavon жрьць, offre ces sacrifices et, dans une pesma où il est appelé *zarita*, procède à l'inspection des victimes; il interroge aussi les

[1] Ce qui concerne la mythologie grecque moderne a été suffisamment développé dans un petit volume qui porte ce titre *νεοελληνικὴ Μυθολογία, ὑπὸ* N. Γ. Πολίτου. Athènes, 1871; mais il y manque le parallélisme avec celle des Slaves.

dieux dans des antres (*peštera*), assis sur une table ou trépied (*trižnica*), ou simplement endormi, et le dieu lui-même inscrit sa réponse sur une table d'or.

Divers livres (*kniga*) sont mentionnés comme étant lus ou chantés pendant les sacrifices, surtout *jasna kniga* et *veta* (*vetina*, *vetenita*) *kniga*. *Jasna* signifie brillant, éclatant, et *veta*, quoiqu'une glose l'interprète par sacrifice, me paraît pouvoir être rapporté au mot slavon *vétæ*[1], mot, parole. En tout cas je ne puis absolument voir là dedans ni le Yaçna des Parsis ni le Veda de l'Inde.

Presque chaque dieu a son jour de fête, comme *Koledov den*, le jour de Koled, etc.

Les rois offrent aussi dans leur palais des sacrifices appelés *zlatici*. (*Gl.*)

Magie et sorcellerie. Aux croyances impliquées par ces deux mots se rapportent entre autres beaucoup d'objets à vertu surnaturelle : tels sont la flûte d'Orfen, les flèches ignées (*ognena srela*), un sabre qui taille les gens en pièces à une lieue de distance, l'escarpolette qui enlève les filles au ciel, une eau de jouvence, des plantes curatives, servant à la conception, abortives, ayant la vertu de rajeunir, de rendre invincible, de faire pousser des ailes, de faire recouvrer aux judas leur virginité, etc.

Aussi chaque roi possède un *bilarin*, ou au féminin une *bilarina*, *bilarda*, littéralement herboriste (de *bilje*, plantes), qui paraissent cumuler les rôles de médecin, de devin et d'astrologue. C'étaient les *chamans* des Bulgares, et on trouve parfois des *judas* en possession de l'emploi.

Enfin la croyance au destin, *kasmet* (mot arabe), est partout dominante. Il a pour organe les trois narétchnitzas (*narečnici-te*, celles qui énoncent) : Kamjana, Naricana et Pisana[2], filles du dieu noir, ou selon une autre glose, du soleil et de la Dimna (brumeuse) juda. A peu près comme les fées de nos contes, elles visitent les enfants quelques jours après la naissance, et inscrivent dans leur livre (*tefter*) le sort qui les attend. Une quatrième est plusieurs fois mentionnée sous le nom de Sœdnica, celle qui *destine;* c'est une juda, *Ladina juda*, et dans une pesma elle se per-

[1] Вѣтъ, proprie verbum, sermo (d'où вѣтовати, orationem habere); Mikl. L. palæoslov.

[2] Noms qui signifient : celle qui est de pierre, celle qui est prononcée, et celle qui est écrite, le passif au lieu de l'actif.

met d'effacer l'avenir funeste inscrit par ses sœurs au compte d'un héros pour le remplacer par une vie fortunée.

On rencontre aussi les noms, hors d'usage aujourd'hui, de diverses divisions du temps, mois et jours, comme *Bruvin mesec* = mars, mois qui commençait l'année (*gl.*), *izočen mesec*, mois de la moisson ; *truna*=jeudi ; *krejna dene*, le dernier jour=samedi, etc.

VI. *Forme, âge et auteurs des pesmas; leur valeur poétique; — traditions; gloses. — Langue.* Avant d'entrer dans aucun détail, je dois faire et développer une remarque, qui aura déjà pu venir à l'esprit de tout lecteur, c'est que les chants du Rhodope, — et cela s'applique à tous les chants bulgares d'un caractère mythologique, — ne sont que des contes versifiés, ou pour parler plus exactement, qu'ils forment l'étoffe dont on fera plus tard des contes ; ce sont des récits plus ou moins épiques, contenant des débris considérables de croyances religieuses, encore vivantes ou déjà éteintes, tandis que dans les contes d'autres peuples, ces croyances, discréditées par des opinions plus récentes et réduites d'ailleurs aux proportions de faits de magie et de sorcellerie, ne figurent plus que comme élément, déjà conventionnel, de fantaisie et moyen d'amusement. Cette particularité, en attestant l'antiquité, au moins quant à son esprit, de la poésie mythique bulgare, lui donne, si je ne me trompe, un intérêt tout spécial, analogue à celui qu'offrent les récits du Kalevala finnois, où domine l'élément cosmologique.

Déjà même la transformation est en voie de s'opérer, car M. Verkovitch a réuni aussi un assez grand nombre de contes (*prikazka*). Je n'en ai pu lire qu'un seul, dans lequel un fond, probablement tiré des Mille et une Nuits et voisin par endroits de nos fabliaux, est mêlé de détails ayant une autre origine ; ainsi on y trouve, sous une forme quelque peu altérée, le trait qui sert de base à la légende serbe sur la fondation de Scutari et à la légende grecque concernant le pont d'Arta [1].

Parmi ces contes il en est une classe toute spéciale, à laquelle on peut donner le nom de traditions (*predanje*), et qui offre une analogie frappante avec les pesmas décrites plus haut sous le n° III, ou plutôt ce sont des productions du même genre, élaguées, dé-

[1] Page 189 de ma traduction des poésies populaires serbes ; Passow, *Carmina popularia Græciæ recentioris*, n° DXI, DXII.

5.



barrassées de tout l'appareil proprement poétique, réduites pour ainsi dire à un squelette, mais augmentées, cela est remarquable, d'éléments cosmologiques. Pour un exemple je renvoie à l'appendice n° IX.

Certaines gloses un peu étendues pourraient être assimilées à ces traditions, puisqu'elles concernent des faits ou des individus appartenant à la légende. Ainsi de celles sur Orfen, qui ont été citées.

La métamorphose dont j'ai parlé, celle du poëme en conte, est aidée considérablement par la forme des pesmas, si toutefois celle-ci n'en est pas elle-même la suite, et par l'habitude, que j'ai fait connaître, de réciter simplement ce qui devrait être chanté. Le pur divertissement remplace ainsi peu à peu l'émotion et le plaisir d'un genre plus noble que procurait la poésie, unie à la mélopée musicale. C'est en quelque sorte le mythographe Apollodore succédant à Homère. Cette forme est extrêmement lâche et molle; les vers, non rimés et surchargés de mots redondants, de répétitions, mériteraient presque le nom de *lignes* de différentes grandeurs, tant le nombre incessamment variable des syllabes, qui va de sept ou huit à treize et quatorze, leur donne une apparence irrégulière et de lambeaux de prose. L'incohérence fréquente de la composition montre que les mêmes thèmes ont été sassés et ressassés cent fois, et que bien souvent la mémoire des rhapsodes a confondu en une seule pièce des fragments appartenant à plusieurs. La valeur poétique est à l'avenant : point d'images, de très-rares comparaisons déjà devenues conventionnelles, quelques-unes de ces épithètes constantes, caractéristiques de la vraie poésie populaire, comme la *blanche* ville, les larmes *menues*, l'écriture *fine ou noire*, le serpent *furieux*, etc., bref rien ou à peu près qui pour nous ait un autre attrait que celui de la curiosité; car le sentiment moral, aussi bien que l'art fait absolument défaut, on a pu s'en apercevoir. Espérons du moins qu'il sera donné à l'interprétation mythique, voire historique, de découvrir sous ces bizarres aventures et cette enveloppe étrange des motifs d'intérêt d'un ordre plus relevé.

A quelle époque rapporter ces productions qui, bien entendu, pas plus que les autres chants bulgares et toute vraie poésie populaire, n'a d'auteurs connus? Si l'on s'en tenait à la langue, elles devraient être assez modernes. En effet cette langue a tous les caractères du bulgare actuellement parlé, c'est-à-dire d'un dialecte slave, mutilé dans plusieurs parties de sa grammaire, et conte-

nant des éléments étrangers (je ne parle pas en ce moment des mots turcs), restes peut-être de l'idiome bulgare primitif ou de ceux de la Macédoine et de la Thrace. On ne sait à quelle date se sont opérées ces mutilations, car le plus ancien livre imprimé ne remonte pas, je crois, à quarante ans. Quelques savants contemporains reconnaissent l'*ancien bulgare* dans le slavon liturgique, celui de la traduction biblique de Cyrille et Méthode, ramené toutefois à sa pureté primitive par la confrontation avec les plus vieux manuscrits, cyrilliques ou glagolitiques, lesquels ne sont pas antérieurs au XIe siècle. En admettant même cette opinion, qui a été contestée, et en tenant compte du fait historique positif que, dans les temps qui suivirent le passage des Bulgares au christianisme au IXe siècle, il se manifesta parmi eux, sous l'influence de leurs apôtres grecs, un faible mouvement littéraire, qui d'ailleurs ne produisit rien au delà de versions de livres bibliques et ecclésiastiques, il n'en est pas moins certain que ce peuple est resté depuis lors jusqu'à nos jours dans une torpeur à peu près complète, encore bien qu'il fût en possession d'une langue, je veux dire celle qui sert à la liturgie, qui ne le cède à aucune autre en richesse et en flexibilité. Il a même laissé son histoire à écrire aux Byzantins, dont il fut le plus cruel ennemi. On prétend, il est vrai, que ceux-ci, et plus tard le clergé grec, ont détruit tous les documents d'origine bulgare; assertion peu croyable, si on veut lui donner un caractère d'universalité aussi absolu. Toujours est-il que les poésies populaires, seul produit de l'activité intellectuelle de la nation durant des siècles, et unique monument de la langue *moderne*, nous offrent celle-ci exactement telle qu'elle est parlée aujourd'hui, dans divers dialectes, et à peine avec quelques légers archaïsmes. A cet égard aucune différence entre les morceaux où l'on trouve des noms d'une date certaine, Krali Marko (XIVe siècle) et Asen (XIIe siècle), et ceux consacrés à des héros d'une date bien plus reculée, comme il semble, ou à des faits mythiques. Il faut donc admettre que les uns et les autres, à quelque époque qu'ils aient pris naissance, ont été remaniés; tant que la fécondité poétique et on pourrait dire la foi ne se sont pas éteintes, le fond des antiques traditions qui subsistait toujours a dû être sans cesse repris et remis en œuvre, non sans subir des pertes graves et s'incorporer en même temps des éléments d'une autre origine. Il n'y a nulle difficulté, je crois, à supposer que beaucoup de pesmas

aient pu être composées dans une langue assez différente du parler actuel, auquel elles se sont insensiblement assimilées, en passant de bouche en bouche dans le cours des âges. C'est ce qui a dû arriver aussi chez les Serbes, dont les chants épiques, anciens par le sujet, viennent seulement d'être fixés par l'écriture, et chez d'autres peuples encore. Je n'oserais citer les poésies homériques, mais on ne saurait croire que les ballades sur Robin Hood, par exemple, si voisines de l'anglais moderne, n'aient pas une origine plus reculée que ce fait ne semblerait l'indiquer; le peuple qui les chantait avait besoin de les comprendre, et il les modifiait suivant ce besoin.

Il y a pourtant toujours quelque chose qui résiste à l'assimilation, et notamment en ce qui concerne les chants du Rhodope, il faut voir un résidu de l'ancienne forme dans les mots et les locutions, qui sont l'objet de ce que j'ai appelé *gloses*, c'est-à-dire des explications (*beležki*) que le collecteur, arrêté dans l'intelligence du vers, a demandées et obtenues des rhapsodes. Ces gloses, bien qu'elles ne s'accordent pas toujours entre elles ou même se contredisent, complètent en bien des points le texte, en y ajoutant la connaissance de la tradition, tradition pourtant qu'on ne peut accepter qu'avec réserve. Les termes ainsi commentés, et sur plusieurs les chanteurs ont avoué leur ignorance, peuvent se diviser en mots ordinaires et en noms propres, de personnes ou de lieux; parmi les uns et les autres il faut aussi distinguer ceux qui s'expliquent par le slave et ceux qui proviennent sans doute d'autres sources, parmi lesquelles le turc ne doit pas être compté. Car s'il lui a été fait des emprunts par les pesmas, comme par la langue usuelle et par toutes celles qui sont parlées dans l'empire osmanli, aucune glose, que je sache, ne porte sur des mots turcs. C'est par eux au contraire que plus d'une rend quelque vocable incompris, comme *pofneti*, qu'on dit signifier voisins (*kumšii*), *in*, lion (*harslanina*), etc. Selon une autre glose, et c'est la dernière dont je m'occuperai, car c'est un sujet qui demanderait trop de détails, le soleil (*sonce*) s'appelait jadis *aflama*, *flena*, *famenica*, toutes formes dans lesquelles on aperçoit le mot *flamma*, qui a au reste son analogue en slave, *plamen*, flamme. C'est une indication curieuse, mais dont je ne saurais rendre compte. Peut-être que la connaissance de la langue et des traditions roumaines donnerait la solution de plus d'une difficulté, car les Valaques sont le premier peuple que

les Bulgares aient rencontré sur leur passage après avoir quitté les bords du Volga, et il s'établit entre eux des relations qui n'ont pas été interrompues depuis lors.

A défaut de données plus précises pour résoudre au moins approximativement la question de l'âge apparent des chants du Rhodope, on croirait peut-être que l'esprit qui y domine devra jeter sur le sujet quelque lumière. Mais cela même ne fournit aucun critérium un peu sûr. D'épaisses ténèbres remplissent l'atmosphère intellectuelle et morale des conceptions dont je m'occupe, le système de croyances qui s'y révèle repose sur la personnification, souvent même à peine ébauchée, des forces et des phénomènes physiques. Il y a longtemps qu'en Occident nous avons dépassé ce point de vue (la sorcellerie pourtant y a encore des adeptes), mais des tribus, dont l'idéal a été jusque-là le pillage, et qui, un beau jour, entraînées ou contraintes par un chef habile, s'engagent à brûler ce qu'elles adoraient la veille, n'épousent pas si vite les nouveaux dogmes, n'abandonnent pas si facilement leur manière de penser. Le peuple grec, par exemple, quoique l'élite de ses ancêtres ait créé la philosophie spiritualiste, et ainsi influé grandement sur la formation des dogmes chrétiens, atteste par sa poésie (pour ne pas parler de ses mille superstitions) le peu d'empire que certains de ces dogmes ont pris sur lui [1]; tout semble prouver aussi que la masse des Bulgares, qu'ils fréquentent l'église ou la mosquée, vit à peu près dans le même monde moral qu'il y a huit ou dix siècles; si leurs mœurs se sont adoucies, l'horizon de leurs idées ne s'est pas beaucoup agrandi. Où on le voit le mieux peut-être, c'est dans les pesmas où des faits pris de la légende chrétienne se sont entés sur un fond païen. Qu'on lise celle-ci, recueillie en Thrace:

LE CHRIST ET LES SAMODIVAS [2].

Brille, soleil et petite lune!
Illuminez les bois et les montagnes.
Dans les bois, dit-on, il y a

[1] J'ai surtout en vue ici les chants sur Χάρος, — *Carmina Charonea*, de la collection de Passow, et les rites funéraires encore en usage.

[2] Variété des Samovilas; elles paraissent n'être ici autres que les narelchnitzas ou Parques, qui viennent assigner à l'enfant sa destinée. — On trouvera le texte au supplément, n° X.

Un monastère de saint Élie
Et dans le monastère une cellule,
Et dans la cellule (est) Marie,
Celle qui a enfanté le Christ.
Après qu'elle eut mis le Christ au monde,
Elle n'attendit que trois jours
Pour faire sa première sortie.
Elle s'appuie sur une pelle d'or,
(Elle va) pour recueillir des langes de soie
Afin d'emmaillotter son enfançon[1].
Quand elle s'en fut revenue,
Qui trouva-t-elle auprès de l'enfançon ?
Trois femmes sont assises à la file,
Trois femmes, trois Samodivas;
L'une lui cousait une chemise,
La seconde lui tressait un lien,
La troisième lui ornait son bonnet.

Un mélange de même sorte existe entre autres, comme je l'ai dit, dans la pesma sur le tzar Asen, tandis que Marko, qui a vécu trois siècles plus tard, est souvent associé exclusivement aux êtres surnaturels du paganisme. Ainsi la religion nouvelle, qui date déjà de mille ans, ne saurait offrir qu'un point de repère très-imparfait pour juger de l'antériorité même relative des pesmas. Quant à l'influence musulmane, elle a été tout extérieure et ne se trahit que par des noms propres substitués à d'autres dans les morceaux recueillis de la bouche des Pomaks[2], ceux-ci n'ayant introduit aucun élément emprunté aux doctrines ou aux pratiques de l'Islam. Déterminer la période historique à laquelle se rapportent les plus anciens, d'après quelques indices, parmi les chants du Rhodope, c'est ce que je ne me sens pas en mesure de faire. Seulement puisqu'il en est plusieurs qui ont pour sujet les aventures de rois ou tzars, dont l'histoire a conservé les noms et qui sont postérieurs à l'entrée des Bulgares dans les États byzantins, il est permis de supposer, provisoirement, que tout ou partie

[1] C'est l'usage que les accouchées reçoivent des cadeaux dans les premières visites qu'elles font après leurs relevailles.

[2] Par exemple, le mariage forcé d'une Samovila est raconté presque identiquement dans deux pièces, l'une de M. Verkovitch, l'autre de ma collection. Seulement dans la première, qu'un Pomak a dictée, le 23 février de cette année, Osman-Aga remplace le chrétien Stojan, et le tzar Murat, saint Nicolas.

des autres héros célébrés par la légende poétique seraient des chefs ayant vécu avant cette époque.

Voilà, Monsieur le Ministre, ce que j'avais à dire sur les chants du Rhodope, collection précieuse, qui pourrait, j'en suis persuadé, être augmentée presque à l'infini. Lorsqu'elle aura été livrée à l'impression, il sera possible de la juger mieux que je ne l'ai fait, et d'une manière définitive. En attendant, pour compléter mon travail sur quelques points et offrir un terme de comparaison avec la poésie des Bulgares de la Macédoine, j'aurais voulu joindre ici, sous forme de *Supplément*, et comme je l'avais annoncé dans le premier rapport, un certain nombre de pièces recueillies par moi-même en Thrace et en Bulgarie, mais l'espace me manque, et il convient d'attendre une autre occasion.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Auguste Dozon.

APPENDICE.

I.

L'ASCENSION D'ORFEN.

(Note 1, p. 34.)

Fleze žrica faf peštera,
i mi nosi jasna kniga,
jasna kniga, zlatna svirka,
kurban na koleda da kole,
da mu kole pile greveniče,
da mu zlati bela brada.
Ega fleze, što da vidi!
Junak spije faf peštera,
zlatna dreha du zeme-ta,
f leva rœka osra nože,
f desna rœka zlatna svirka,
kak mi spije solzi roni.
Razedi sa žrica naljuti sa.
Ut Boga da najde soje junak!
sto gu vrag tuka nanese?
ut mene izim ni je zeval;
sas jogan ša gu gore,
lu koj čuje da sa čudi
da ni fleze veke faf peštera. —
kak mi duma i govori
čuje junak razbudi sa.
ta mu sa moljba moli,
kabahat je storil, da mu prosti,
či mi dojde za nevole
i na Boga kurban da kole;
moljba mu sa moli,
moljba ni mu sluše,
jogan fsekna da gu gori.
I junak sa čudi što da pravi,
ta zasviri zlatna svirka
i mi zape pesma umalčina;
kak mi peje gora zaječila.
Zaplaka mi žrica, zavika mi
i mi padna na zeme-ta,

nema gu veke i umre;
sam je junak faf peštera,
ta mi dode juda Samovila,
kak mi fleze faf peštera
i si vide stara žrica,
na junak sa moljba moli:
bre Urfene mlada junaka,
što mi stori faf peštera?
padnal žrica i umrel;
Ustavi mi zlatna svirka,
nimoj peješ pesna umalčina,
i da peješ hair nemaš. —
Ustavi Urfen zlatna svirka
i ni peje pesna umalčina,
svirka ustavi, žrica stana,
ta gu pita i gu prosi;
junače le, neznajna delie,
što mi teraš faf gora-ta, ·
faf gora-ta faf peštera?
ja što ti je nevole
ta mi sa moljba moliš
Kurban da ti kolė? —
Dnes godina kak sa ženih,
zalibih kraleva-ta moma,
zalibih je, ni sa sfodih
da mi rodi mœžku dete,
či beh više na nebe-tu,
na Boga izmet prave,
ja mi gledaj zlatna dreha
zlatna dreha du zeme-ta;
ni ta mame ni ta lœga;
izim zevam ut Boga
da si ida faf saraje,
da si libe, mlada hanka,
da je libe, da sa sfode
da mi rodi mœžku dete,
či ma čekala malu mlogu,
malu mlogu dve godini.
Ega dojdoh faf saraje,
begala mi mlada hanka,
de utide ni sa znaje,
ta ti sa moljba mole
da mi sednaš na zlatna tržica,

na Koleda Boga kurban da koleš,
du mu koleš pile greveniče,
da mu pieješ jasna kniga,
da mu sviriš zlatna svirka,
belkim ti mojlba usluše,
da ti piše na zlatna trižica
de mi begala mlada hanka,
aku je na zeme-ta da je teram.
I žrica mu moljba ušluse
ta na Boga kurban kole,
kurban kole pile greveniče,
i mu peje jasna kniga
i mu sviri zlatna svirka:
Oj Bože le i kolede!
Urfen, Bože, na nebe-tu
i ti izmet pravil, .
ega dojde faf saraje
majka nema nitu libe,
begali sa ni gi znaje
na nebe-tu li sa il na zeme-ta,
ni mi sedi sam samiček;
moljba ti sa; Bože, mole
de mi pišeš na zlatna trižica,
de mu begala mlada hanka,
da je tera pu zeme-ta,
Moljba sa na Boga moli
i ni legna da si spije,
Gospod mu moljba usluše
ta pisuva na zlatna trižica:
Oj ti žrica pobratime,
što ma pitaš i ma prašiš,
moma Rosica ni begala,
lu mi fœrkna na nebe-tu,
na nebe-tu faf saraje
ta mi izmet pravi;
dur mi dode Urfen na nebe-tu,
ni sa libi moma Rosica. —
Čuje Urfen i mi plače,
tuku nema što da pravi
i toj fœrkna na nebe-tu,
i nemu sa usta pozlatila
ta ni dojde veke na zeme-ta,
i mu pesna ustanala.

En transcrivant, pour plus de commodité, dans le caractère croato dalmate, qui est aussi celui des Tchèques, le texte cyrillique, j'ai scrupuleusement reproduit l'orthographe du manuscrit sauf la suppression des finales muettes ъ et ь. Cette orthographe est conforme à la prononciation, qui introduit parfois une confusion apparente dans les catégories grammaticales, ainsi *zeme* est pour *zemja*, *šta gore*, pour *šta gora* (горѧ), etc. *O* et *u* étant perpétuellement confondus en bulgare, *tu*, *du*, *pu*, *ustavi*, *Urfen*, *ut*, etc., sont pour *to*, *do*, *po*, *ostavi*, *Orfen*, *ot*. Mais ce qui caractérise surtout les dialectes macédoniens, c'est le goût qu'ils manifestent pour le son *f* primitivement étranger aux langues slaves; il y remplace *v*, *h* et *hv*: *fleze* = vleze, *frœkna* = hvrœkna, *sfode* = shoda, etc. Comme on le voit par la collection Miladinov, il y a des dialectes où cette substitution est encore bien plus fréquente que dans celui des Marvatzi, c'est-à-dire des chants du Rhodope. En revanche il se distingue par une particularité grammaticale fort singulière, la désinence en *a* de quantité de noms et adjectifs masculins au nominatif; on pourrait l'expliquer quelquefois par l'amalgame du mot et de l'article postposé, mais il y a bien des cas où cette explication n'est pas admissible, par exemple au v. 41 de la pesma, où *Urfene*, au vocatif, est suivi des mots *mlada junaka*, au lieu de *mladi junače*.

II.

Note 1, p. 38.

Urfen, bil dokaral pœrv pœt naši-te dedovci ot onaja naše zemja na kraj zemja, toj s sila-ta na svirka-ta si gi prikaral prez cœrno-to more. Toj pomagal na dedovci-te ni i zaptisal toja naše zemja, koja-to bila zaselena ot drugi narodi. Toj najposle kato sa šetal po naše-ta zemja i mu došlo vremja da umreje, pomolil sa na Boga da mu ne prati Mora juda dà mu seče glava-ta, no da mu prati Živa juda da gu poji živa bilka, ta da ide na nebe-to i na Boga da sluguva. Gospod pročeje mu uslušel molba-ta, i v mesto da mu prati Mora juda, pratil mu Živa juda, i kato go napojila živa bilka, fœrknal na nebe-to i na Boga ošte sluguva; za tova na stara vremja naši-te dedovci ga slavili kato car što ni umrel i mu koleli seka godina Kurban, na koj-to Kurban svireli junacite, a momi-te igrajeli hora kato pejeli naročno za tova mnogo sladki ispejeni pesni.

III.

AUTRE GLOSE SUR ORFEN.

Note 2, p. 37.

Ufren, bil junak pročujen na zeme-ta, zašto to imal i «judna svirka»

s koja-ta pravil čudesiji; koga-to zasviril s neja i planini-te i kameneto i sita zeme horo zaigravali. Toj bil djad (дѣд) na Sindže Krale, neguva doštere vodil za žena. Toj jedno vreme iskaral na selemet naši-te dedovce, zaselil gi na druga zeme. Toj si fœrkal i si hodil na nebe-to.

« *Ufren* était un héros fameux sur la terre, parce qu'il possédait aussi une *flûte magique*, avec laquelle il opérait des merveilles; quand il en jouait, les montagnes, les rochers et toute la terre entraient en danse. Il était le gendre[1] du roi Sindze, ayant pris sa fille pour femme. C'est lui qui autrefois conduisit heureusement au dehors nos aïeux, et les établit dans d'autres contrées. Il avait des ailes (litt. *volait*) et s'en allait au ciel.

IV.

ORFEN BRIGAND[2].

Note 2, p. 38.

Urfén junák bólen leži
Segá maló tri gódini,
níti umíra níti stánuva,
májka mu go pítom píta:
bre Urfén, míli sínu,
što grjáh ímas što bólen ležis,
segá málo tri gódini,
níti umíras níti stánuvas? —
Urfén hi véli utgovóri:
oj mále, míla mále,
šta sam čuvják grjah da ímam?
Kugá béhme lúdi mládi,
lúdi mládi adžemíji,
adžemíji haramíji,
ta hódehme po góra zeléna,
ta sréštnahme dvamína mládi

[1] Le mot *déd* signifie aïeul, ce qui ne présente aucun sens ici.

[2] J'ai écrit cette pièce à Krouchovo sous la dictée d'un paysan du village voisin de Tcharvichté, appelé Kostadin Vœlčan; la prononciation est exactement reproduite.

Vers 4 : *pitom*, espèce d'adverbe forgé pour renforcer le verbe *pitam*, interroger, de la racine duquel il est pris. — Vers 9 : *hi* = i. à elle. — Vers 11 : *čuvjak* = čovek. — Vers 12 : *kugá* = kogá. — Vers 14 : *adžemi*, en turc, a le sens de novice, inexpérimenté; *harami*, dans la même langue, brigand, voleur. — Vers 24. Ce vers stéréotypé n'a pas de sens ici. — Vers 27 : *rudila*=rodila. — Vers 29 : *ftresja* = Bmpech. — Vers 31 : *sinu* = sino. — Vers 35 : *nózi* = tozi ou tojzi. — Vers 38. Comme je l'ai déjà dit, le sens de cette expression, fréquemment employée, m'échappe.

de vœrvjála na ótvratki,
ta gi fátih ta gi vœ́rzah
ta gi vœ́rzah za dva dœ́ba
za dva dœ́ba za dra bráta,
ta gi vœ́rzah sas bjála lóza,
ta hódihme sto hódihme
segá málo trí gódimi.
Kugá sa u tam vœ́rnahme
dva mládi umrjáli,
dva dœ́ba usœ́hnali,
bjála lóza grózde rudíla,
ta si stígnah ta nakúsih,
Katu nakúsih ljúto me ftrésja. —
Májka mu utgovóri:
a bre Urfén míli sínu,
Kólko si, sínu, bólen ležál,
óšte tólko da ležís
pak zdrave da ne vídiš!
nózi béše séstra tí Samovíla
í brát ti zméj Stoján: —
I bólen katu ležjá Urfén
gláva mu se pozlatí.

Orfen le héros gît malade, — il y a peu, depuis trois ans, il ne meurt ni ne peut se lever. — Sa mère l'interroge en lui demandant: — Hé Orfen, cher fils, — quel péché as-tu commis que tu gis malade, — voilà peu, trois ans, — que tu ne meurs ni ne peux te lever? — Orfen lui dit, lui répond: — O ma mère, chère mère, — est-ce que je suis homme pour avoir commis un péché? — Quand nous étions jeunes sans raison, — jeunes sans raison, sans expérience, — sans expérience, voleurs, — alors nous allions par la verte forêt, — alors nous rencontrâmes deux jeunes gens, — qui allaient en visite de noce, — et je les saisis et les attachai, — les attachai à deux chênes, — à deux chênes, à deux frères, — je les liai avec de la vigne sauvage, — puis nous cheminâmes ce que nous cheminâmes, — voilà peu, trois ans; — quand nous repassâmes par là, — les deux jeunes gens étaient morts, — les deux chênes étaient desséchés, — la vigne sauvage avait produit du raisin, — alors je m'approchai et je mangeai (du raisin); dès que j'en eus mangé, une fièvre violente me saisit. — Sa mère lui répond : — Hé Orfen, cher fils, — autant, mon fils, tu es resté malade, — autant que tu le restes encore, — et que tu ne revoies plus la santé! — Ceux-là étaient ta sœur la Samovila — et ton frère Stoïan le dragon. — Et Orfen demeura si longtemps malade, — que sa tête se dora.

Je crois devoir encore, pour dernière pièce justificative, donner en traduction, mais sans me charger aucunement de l'expliquer, la première des pesmas sur Orfen, recueillie par le scribe de M. Verkovitch (en 1866, dictée par Deda Hristo, du village de Elesnica, près de Krušovo). Elle est pour partie identique à la précédente.

TRADUCTION.

Hé Orfen, cher fils! — Orfen est tombé malade, de cela il y a peu, — de cela il y a peu, trois années, — il ne meurt ni ne peut se lever. — Il a feint d'être malade, — pour épier sa mère, — (pour voir) avec qui elle mange, avec qui elle boit, — avec qui elle demeure, avec qui elle ..... [1], — avec qui elle se couche, avec qui elle se lève. — Avec un nègre il l'a trouvée, — et il a saisi un couteau tranchant, — un couteau tranchant, un sabre tranchant, — pour lui couper sa tête blonde (*rusa*). — Justement il se dispose à couper sa tête blonde, — justement il a levé le bras droit, — son bras s'est desséché, — sa bouche s'est dorée. — Sa mère le maudissait avec emportement: — Hé Orfen, cher fils! — Autant, mon fils, tu es demeuré alité, — autant tu le demeures encore, — et que tu ne revoies plus la santé! — Que tu mouilles de sueur trois lits, — trois lits, trois oreillers! [2] — Elle n'avait pas achevé de parler, — que la main d'Orfen s'est desséchée. — que sa bouche s'est dorée, — et le héros a rendu l'âme, — il a pris son vol et s'en est allé au ciel bleu, — il répond à sa mère: — ô toi mère, chère mère, — pourquoi me maudis-tu avec tant de colère? — une *juda* irrésistible m'a saisi — et s'est envolée au ciel bleu, — et on m'a accablé de traits, — et on m'a ôté la vie.

V.

Note 3, p. 40.

Prigœrna gu mlada hanka,
ta si legna na potstele
i sa sfodi s judnina Reje,
sfodila sa, zatrudnela, etc.

VI.

Note 1, p. 60.

Si mi fœrkna ta jutide na nebe-tu,
ta mu dade živa juda naje svirka,

[1] *Glumi sa*, mot qui m'est inconnu.
[2] Formule d'imprécation très-fréquente.

sas svirka da si sviri na nebe-tu,
ta i Boga faljba da si fali,
ta si svirka ju neg' ustanala;
toj si sviri i si pesna peje.
Iut negu je ustanala svirka ta i pesna!
jut negu je ustanalu i taje pesna da se peje.
ut Boga sdrave, ut mene pesna. V. 2256-64.

La variante de 2,750 vers, dont j'ai parlé au texte, a été recueillie de la bouche d'un Pomak, Sait Hasimov, du village de Gorne-Drenovo, dans le Rhodope; ce dont on s'aperçoit uniquement à la substitution du nom Fetminica, pris du turc *Fatme*, à celui de Vœlkana. Quoique conforme dans l'ensemble à la pièce analysée, elle en diffère par plusieurs détails qui ne sont pas des moins curieux et par la forme de plusieurs noms propres. Il n'y est pas non plus question des *jurci;* en revanche à côté du Danube figure une autre rivière appelée *Ganevita*, dans laquelle M. Verkovitch veut voir le Gange, bien que le Gange n'ait jamais gelé, ce qui arrive à la Ganevita reka.

VII.

Note 2, p. 41.

Je crois à propos de donner la courte analyse d'une pièce (270 vers), remplie par les Samovilas, parce qu'elle est curieuse encore à d'autres égards.

Ilëu junak, sorti de la ville de Rojkova et chassant dans *Emila planina* (apparemment l'Hémus), arrive par hasard à une fontaine, *Gligeva bane*, où les Samovilas ont coutume de se baigner. Il y prend lui-même un bain et se désaltère, quand les Samovilas arrivent; elles sont d'abord irritées, car un sort analogue à celui d'Actéon est d'ordinaire réservé à ceux qui ont fait ce que s'est permis Ilëu, mais il paraît que la bonne mine du héros les apaise, et elles l'engagent à choisir l'une d'entre elles; il ne pourra retourner chez lui avant d'avoir eu d'elle un enfant mâle.

Le reste roule sur cet incident; on y voit aussi que les *judas* elles-mêmes sont soumises à l'empire du destin ou des naretchnicas, leurs propres sœurs. C'est ainsi qu'elles inscrivent au livre du destin que *Ladana* ne pourra avoir d'enfant mâle, à moins d'avoir eu commerce avec Ilëu dans une certaine grotte. Ladana apprend ce décret, grâce à l'intervention de la lune, et au bout de vingt ans que ce commerce avait lieu sans succès, parce que c'était en dehors de la grotte. Aussitôt

Kak mi čula juda Ladana,
ni stoji nitu čeka,

« fodi, Ilču, da ideme.
da me zalibiš faf naga-ta peštera,
pa da rode mœžku dete, etc »

le remède agit immédiatement, aidé par un bain préalable dans une rivière, *Luna-ta reka*, avec sacrifice à celle-ci. Ilču emmène à sa maison Ladana, avec l'enfant merveilleux, né d'elle. Cet enfant, Dane vojvoda, ayant grandi, occupe la plaine de Kossovo, *Kosovo ravna pole*, y bâtit une tour, s'empare des défilés et n'y laisse passer ni homme ni oiseau.

VIII.

Notes 1 et 2, p. 63.

Brahme, Ura et Surina
Utgovori pile sokolovo:
Bogdane, mlada junakine,
ega ideš faf temna zandana,
ega izleze ljuta zmie,
sas usta da produmaš:
« Brahme, Ura i Surina,
na čas mi ardam storite,
i ja kurban ša vi kole,
na Grozdin den jaluva krava,
na Driin den bela pšenica,
na Survin den pile..... »
Kak sa dumaš da mj stoiš,
da mi stoiš, da ni fodiš.
što sa vidis da sa ni plašiš.

AUTRE TRINITÉ.

Oj Koleda, Boga, Koleda!.. . »
Višnu Boga ni sa razedeva;
kak, veli, zeme da zagine?
aku ste kail, nisam kail.- -
Utgovori Boga Koleda:
Oj ti, Bože, višne[1] Bože,
joti, Bože, ni sa razedevas?.. »
Višnu Boga kail stana
da gu rodi Zlatna majka.
da gu rodi na dolna-ta zeme,

[1] *Višne* au vocatif.

zatrudnela Zlatna majka,
zatrudnela Višnu Boga.
Izim tera ut Koleda Boga,
izim tera ut Boga Surina
da gu rodi više na nebe-tu.....
Fala Boga i Koleda,
Fala Boga i Surina,
faljba falet Višnu Boga
kak sa rodi na zeme-ta, etc.

IX.

TALA JUNAK, TRADITION (EN PROSE), ABRÉGÉE.

Quand Dieu créa la terre et les hommes, qui l'occupèrent peu à peu, une grande île resta seule longtemps inhabitée; il s'y trouvait une lamie, qui dévorait quiconque voulait y pénétrer. Enfin, comme cette terre était très-fertile, Dieu résolut qu'elle fût peuplée. Il chargea la lune d'inviter son frère, le soleil, à s'unir à la première femme qu'il apercevrait le lendemain matin, se lavant le visage dans la salle de réception. Ce fut *la reine* (le mari âgé de trois cents ans et sans postérité demandait en ce moment à Dieu un enfant) à qui échut cette destinée; le soleil l'enleva au moyen de ses rayons et s'unit à elle dans une forêt. Au bout de trois mois, naquit le héros Tala, ainsi nommé de ce qu'il était rouge [1] comme le feu. Rien ne lui faisait peur et il avait des ailes, dont il se servit, à l'âge de vingt ans, pour traverser la mer et aborder, au bout d'une journée, dans l'île. La nuit, comme il dormait, la lamie le surprend et lui laisse un délai de quelques heures, après quoi elle le dévorera. Mais le soleil, à sa prière, lui envoie une flèche ignée, par l'étoile du matin, qui lui recommande d'en frapper la lamie au cœur; s'il ne l'atteignait qu'à la tête, neuf autres têtes repousseraient. C'est ce qui arrive, mais parmi les quatre cents serpents dont le monstre « était vêtu, » il y en a un qui vient au secours de Tala en lui rendant la flèche, avec laquelle cette fois il tue la lamie. Les serpents à leur tour veulent le dévorer, mais ils en sont empêchés par *le grand* serpent, qui fait amitié (*pobrati sa*) avec lui. Au bout de quelque temps Tala s'ennuie d'être seul, il prie Dieu de lui donner une compagne, et Dieu lui envoie un de ses serviteurs, qui lui recommande ce qui suit: fabriquer le lendemain une charrue (*ralo*) d'or pur, y attacher deux bœufs, qui sortiront des arbres, et labourer le jardin. Le lendemain du jour où Tala a ainsi labouré le jardin, il y trouve une jeune fille, qui était née de la

[1] Je ne connais dans aucune langue un mot *tala* ayant ce sens.

terre et qui conduisait la charrue. Il lui donna le nom de *Sita* (rassasiée) [1], parce que depuis son arrivée, il n'avait plus besoin de manger; il suffisait qu'il la regardât pour être rassasié. Dieu leur envoya un palais de diamant (*elmas taši*, en turc) et ils eurent ensemble deux cents fils et deux cents filles, qui peuplèrent le pays de Tala, qu'on appela ensuite terre de Sita (*Sitka zeme*); ses habitants vendaient du blé à ceux des contrées environnantes. « Il est resté une tradition qu'on raconte encore, et d'après laquelle nous sommes venus de ce pays et avons inventé la charrue. »

X.

LE CHRIST ET LES SAMODIVAS.

Note 2, p. 71.

Gréj, slœnce i mésečinko!
gorí i planiní da ogréj's.
Vœv gorí-ti, kázvat, íma
monastir svetí Ilíja
i vœv monastir kilíja
i v kilíja-ta Maríja,
Kojá-to j' Hristá rodíla.
Otkák je Hristá rodíla
tokó je trí dni storila,
to je vœ́nka izlézla.
S zláten se rœžén podpíra,
koprineni pelení da zbére,
detéuce da si povéje,
kogá se nazád povœrna,
tja pri detéuce zavári,
naréd sedát tri žení,
tri žení tri Samodivi :
edná mu ríza šiješe,
vtóra mu povój pletéše,
trétja mu šápka nižeše.

[1] Il y a une curieuse ressemblance de nom et de récit avec le Ramayana, mais là, je crois, Sita signifie *sillon*.

FIN.


24 lei





